



51604/3

A XLIV

18/5

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b2875590x>

ESSAI

SUR LES MOYENS

DE

PERFECTIONNER LES ÉTUDES

DE MÉDECINE.

PAR MR. S. A. D. TISSOT, D. M.



A LAUSANNE,

Chez MOURER, Cadet, Libraire & Imprimeur
de la SOC. DES SCIENCES PHYS.



M. D. CC. LXXXV.





P R É F A C E.

EN publiant ce petit ouvrage, je dois dire ce qui l'a fait naître. Au mois de Février 1782, S. E. feu M. *le Comte DE FIRMIAN* m'ayant demandé de lui communiquer mes idées sur l'enseignement de la médecine, & de lui donner un plan pour la construction d'un hôpital destiné à cet établissement, je lui envoyai ce dernier plan peu de jours après; mais, comme le développement du premier exigeoit plus de tems, & que j'en avois très-peu alors, je fus obligé de différer jusques à l'Été suivant. La mort de ce grand homme, arrivée au commencement de ce même Été, fit que je

ne remplis point cette tâche alors; cependant je ne la perdis pas entièrement de vue; & persuadé, par ce que j'ai eu occasion de voir dans différens pays, que l'instruction que reçoivent les étudiants en médecine, n'est pas, par-tout, aussi parfaite qu'elle pourroit l'être, j'ai cru que quelques observations sur les moyens de la rendre meilleure, pourroient être utiles. Quant au Mémoire sur l'hôpital, on le trouve ici presque tel que je l'avois composé d'abord, mais j'en ai retranché le plan dessiné pour un terrain donné, qui n'étoit pas parfaitement régulier, & les détails relatifs à ce plan, d'après lequel S. A. R. *Monseigneur l'ARCHIDUC FERDINAND* en a fait construire une première partie en 1783, & dont elle s'est occupée, comme elle s'oc-

cupe de tout ce qui a rapport au bonheur des Etats confiés à ses soins, & surtout des fondations charitables, non seulement en Prince juste & éclairé, qui veut le bien, le voit & l'ordonne, mais avec cet intérêt & cette chaleur que lui inspirent l'amour de l'humanité souffrante, & qui lui ont fait sentir que, pour que tout ce qui tend à son soulagement, s'exécute le mieux possible, il faut que les plus grands Princes ne dédaignent pas d'entrer quelquefois dans les petits détails dont la négligence entraîne la ruine des établissemens les plus utiles.

Le petit *Essai* sur les moyens de procurer les secours de médecine & de chirurgie au peuple des campagnes, est extrait d'un Mémoire sur cet objet, que j'avois composé en Février 1765, par

ordre du Seigneur Président de l'illustre Conseil de Santé de Berne; j'en ai supprimé la plus grande partie, uniquement relative à ce pays, mais j'ai cru qu'il pourroit être utile de conserver les idées essentielles qui peuvent s'appliquer à tous les autres.

à Lausanne le 21 Mars 1785.





ESSAI

SUR LES MOYENS

DE

PERFECTIONNER LES ÉTUDES

DE MÉDECINE.

AVANT que de traiter des moyens d'enseigner utilement la médecine, il me paroît qu'il faut commencer par dire quelque chose des connoissances que doit avoir le sujet qui entreprend cette étude; ce sont d'excellentes humanités & une très-bonne philosophie. Quand, à la rigueur, on pourroit dispenser de la connoissance du grec, qui est cependant la langue-mere de la médecine.

A

2 ESSAI SUR LES ÉTUDES

cine , celle de tous les mots techniques ; on ne peut assurément pas dispenser d'une parfaite connoissance du latin , & d'une très-grande facilité à le lire & à l'entendre ; & à cet égard là , on doit être de la plus grande sévérité. Les livres classiques de médecine sont en latin ; & comment peut-on espérer que de jeunes gens les lisent , si arrêtés par les difficultés de la matière , ils le font encore par celles de la langue ? Comment espérer qu'ils soient assidus aux leçons , s'il faut qu'ils y aient la double peine , de comprendre le sens des mots , & de retenir le sens de la chose ? & lors même qu'ils le font , ils n'en profitent point. Je fais qu'il y a quelques universités où la plupart des leçons se font en langue vulgaire ; mais , outre que c'est un usage très-contraire au lustre même de l'université qui doit chercher à attirer les étrangers , & qui par là , les éloigne , c'est de plus un mal réel pour l'étude de la médecine. On la facilite à des gens qui , n'ayant fait aucune étude préliminaire dans leur jeunesse ,

y apportent un esprit brut, qui n'est jamais propre à acquérir aucune connoissance distincte, & qui, privés de la possibilité de l'étudier dans les bons ouvrages, se croient & sont crus médecins, pour avoir assisté à quelques leçons dans une université, & en avoir remporté le bonnet de docteur, qui, donné à des gens non-instruits, n'est à la lettre que le *jus taillandi, coupandi, tuandi impunè* de MOLIERE ; & malgré quelques déclamations célèbres contre l'étude du latin, malgré l'abandon dans lequel il tombe trop généralement, je crois qu'un jeune homme employe utilement une partie de ses premières années, à apprendre une langue qui lui ouvre les vraies sources de la philosophie, du bon goût & de toutes les sciences. Ainsi, j'insiste sur la nécessité de cette langue ; & j'insiste avec d'autant plus de raison, que j'ai été témoin de la différence étonnante qu'il y a pour les succès, entre les jeunes gens à qui elle est familière, & qui ont été cultivés dès leur enfance, & ceux à qui elle ne

l'est pas. En leur permettant dans les écoles publiques de négliger le latin, on a mis dans le cas ceux qui ont écrit dans un âge plus avancé d'écrire dans leur langue maternelle; & il en est résulté que ceux qui veulent s'instruire dans une science quelconque, sont obligés d'employer beaucoup de tems à étudier plusieurs langues vivantes qu'ils ne savent jamais bien.

Rien n'est plus naturel que d'établir une communication facile de toutes les sciences, & rien de plus nécessaire pour cela que d'avoir une langue commune à tous les savans, qui leur fût aussi familière que la leur propre. Je vois avec plaisir, que M. GREGORI a remarqué, dans la belle préface de ses excellentes *institutions* de médecine, qu'il ne voyoit pas, & ne croiroit pas aisément que la coutume nouvellement introduite d'écrire presque tous les ouvrages en langues vernales, eût rendu les études plus courtes ou plus faciles, & eût, en aucune façon, avancé les progrès de la médecine, ou puisse jamais y contri-

buer. Tout ce qu'il dit sur l'abandon du latin, est de la plus grande vérité & de la plus grande force; & il n'y a personne qui ne puisse comprendre que quand il faut donner beaucoup de tems à l'étude des mots, il en reste peu pour l'étude des choses. Il paroît tous les jours d'excellents ouvrages en anglois, en françois, en italien, en allemand, en hollandois, en suédois; il faut donc que l'homme de lettres de chacune de ces nations apprenne cinq langues vivantes, ou soit privé de la lecture des cinq sixiemes de ces ouvrages, dont il profiteroit, si le latin étoit familier aux hommes de lettres de toutes les nations; & je me suis affligé souvent d'être forcé à cette privation pour les ouvrages écrits dans ces trois dernieres langues. Il y a dans les sciences quelques vérités qu'il faut mettre à la portée des lecteurs qui ne sont pas savans, & l'on doit par là même les écrire en langue vernale; tout le reste doit être écrit en latin. Si je me suis écarté de cette loi, en écrivant sur les *maux de*

nerfs, c'est que j'ai vu que tout se tradui-
soit, & qu'en écrivant en latin, l'original
ne seroit lu de personne.

Si les autres branches des humanités
sont d'une nécessité moins pressante, elles
ne laissent pas que d'être très-utiles. Il seroit
honteux pour tout homme de lettres, à quel-
que science qu'il se soit voué, d'ignorer la
fable & l'histoire; celle-ci est même néces-
saire à l'étude de celle de la médecine, dont
on verra qu'il est impossible qu'un méde-
cin se passe; & M. ALBERTI a très-
bien prouvé combien la connoissance de
la géographie étoit utile. Les études de
philosophie sont, une excellente logique,
une très-bonne psychologie, partie sur la-
quelle M. BONNET n'a rien laissé à désirer,
au moins ce qu'il faut des élémens de ma-
thématiques, pour posséder une bonne phy-
sique, & la physique elle-même, science
qui doit tant aux médecins, & sans laquel-
le il est absolument impossible de saisir les
vrais principes de la médecine; aussi il ne
peut y avoir qu'une opinion là-dessus. Hic-

PROCRATE exigeoit déjà qu'un médecin fût phyficien; ARISTOTE, VALLERIOLA, SENNERT, ont insisté sur cette nécessité: ce dernier établit que la physique n'a aucune partie qui ne soit utile au médecin. M. HOFMANN a écrit une petite dissertation, pour prouver que l'étude de la physique est indispensablement nécessaire dans la pratique de la médecine; & dans les *Instituts* de Vienne, on ne craint pas de dire que celui qui n'a pas étudié la physique au flambeau des mathématiques, ne peut pas acquérir une connoissance approfondie de la médecine. M. BOERHAAVE a été un des plus grands phyficiens, comme le plus grand médecin de son siècle; & l'on me permettra de le justifier ici contre une erreur qui a échappé à M. le Marquis DE CONDORCET, dans l'éloge de M. HALLER, & dont il est bien étonnant que MM. les médecins de l'Académie, plus appelés à connoître ses ouvrages que ce grand géometre, ne l'ayent pas averti avant l'impression. Voici le passage. Après avoir parlé

8 E S S A I S U R L E S É T U D E S

du séjour de M. HALLER à Leyden , M. DE CONDORCET ajoute : Il se rendit à Bâle, où il étudia les mathématiques sous Jean BERNOUILLI : ces sciences ne seroient pas inutiles à un anatomiste, quand elles ne lui serviroient qu'à connoître , combien les raisonnemens fondés sur la mécanique , sont incertains, lorsqu'on les applique à la médecine ; & c'étoit *un préservatif dont pouvoit avoir besoin un disciple de BOERHAAVE , élevé comme son maître dans la philosophie cartésienne.* M. BOERHAAVE étoit si peu Cartésien, & élevoit si peu ses élèves dans cette doctrine, qu'il a été un des premiers Newtoniens hors d'Angleterre , le plus zélé, & un des plus éclairés qu'il y ait jamais eu. *Il étoit Newtonien convaincu & convainquant*, dit M. LA METTRIE, dans son éloge. *J'ai vu les Cartésiens les plus outrés , céder , malgré eux , à la force de ses démonstrations ; & il regardoit DESCARTES comme un homme ivre d'esprit & d'imagination.* Dans ses leçons sur la méthode d'apprendre la médecine , imprimées en

1708, mais qu'il lisoit depuis plusieurs années, il réfute toutes les opinions de DESCARTES, relatives à la définition du corps, à l'impénétrabilité, à la dureté, au vuide; il prouve que sur la figure des corps, DESCARTES avoit tort, & GASSENDI raison; il remarque que M. HUIGHENS n'avoit pas aussi vite tiré parti de la découverte de M. RICHER sur le pendule, que M. NEWTON, parce qu'il étoit encore imbu du cartésianisme, qu'il abjura seulement sur la fin de sa vie. M. BOERHAAVE, qui étoit de quarante ans plus jeune, s'étoit imbu du Newtonianisme dès ses premières études; c'est la seule doctrine qu'il ait jamais enseignée; & il l'enseignoit, il la développoit dès le commencement du siècle, dans le tems qu'elle étoit encore profondément inconnue par-tout, excepté en Angleterre & en Hollande; il l'enseignoit vingt ans avant M. SGRAVESANDES; il expose singulièrement bien le système sur la force d'inertie, de M. NEWTON, qu'il appelle par-tout le grand NEWTON; il le justifie sur le mot

attraction ; il voyoit, dit-il, une cause dans tous les corps, qui fait que leurs parties résistent à la séparation ; & sans savoir ce qu'elle étoit, il l'appelle *force attractive* ; il veut que ceux qui entendent les mathématiques, lisent NEWTON, à qui la nature a révélé son secret, & qui enlève la palme à tous les autres ; par-tout il lui donne les plus grands éloges & les mieux motivés ; il ne loue DESCARTES que sur la mécanique, & dit positivement que s'il a quelque chose de bon en physique, ce dont il paroît douter, il le doit au chancelier BACON : en exposant dans ses *Institutions* la doctrine de NEWTON sur la lumière, il dit qu'il eut tant de sagacité, qu'il paroît avoir passé les bornes marquées à l'esprit humain : en parlant du son, c'est sa doctrine qu'il développe ; dans ses harangues, dans sa chimie, par-tout on voit l'admirateur de NEWTON, le plus zélé partisan de sa doctrine : en sortant de son école, il étoit impossible de ne pas être Newtonien. Ainsi, M. HALLER étoit bien loin d'avoir

à oublier ce qu'il avoit appris de la philosophie Cartésienne dans son école, où il avoit au contraire déjà abjuré ce qu'il en avoit appris à Bienne dans sa première enfance ; & s'il m'est permis de le remarquer, ce n'est pas chez M. BERNOULLI qu'il auroit fallu aller pour cela. M. d'ALEMBERT a dit, dans son éloge, qu'il n'étoit pas trop favorable au système Newtonien ; & que dans la pièce pour la question proposée par l'Académie en 1730, dont le sujet étoit d'expliquer le mouvement des planetes dans le système des tourbillons, *on admire ses efforts pour soutenir le cartésianisme*, que NEWTON croyoit avoir anéanti. Personne n'a attaqué aussi fortement que lui le système du philosophe Anglois, dans sa partie même la plus démontrée, & son explication du barometre lumineux est le cartésianisme tout pur. Aussi ce n'est point des lumieres en physique que M. HALLER cherchoit chez lui ; il ne lui en demanda que sur la géométrie sublime, à laquelle il n'étoit même

point étranger, quand il alla à Bâle.

Mais je reviens à la nécessité des études préliminaires. Si l'on étoit plus sévère dans les examens qui doivent prouver que les jeunes gens les ont bien faites, toutes leurs autres études se feroient infiniment mieux ; parce que des sujets plus instruits dans ces sciences, trouvent les autres bien plus aisées ; & que le jeune homme qui s'est occupé utilement, dès son enfance, a l'esprit plus ouvert & plus juste, plus de goût pour s'occuper, & plus de facilité à s'occuper avec succès. M. STORK l'a très-bien senti ; ainsi, je le répète avec assurance, faciliter l'étude des sciences à ceux qui n'ont point cultivé les belles-lettres, c'est le moyen le plus propre à les flétrir, à les perdre, & à appeler aux vocations les plus utiles les hommes les plus ineptes à les exercer. Il y a bien d'autres langues que le grec & le latin, très-utiles, comme je l'ai dit, à un médecin ; on ne peut cependant dire d'aucune qu'elle soit aussi indispensable que

le latin, & on ne peut pas exiger qu'il les fache. Mais une Université fondée sur un bon plan, doit au moins mettre à la portée des jeunes gens qui s'y rendent, tous les secours qui peuvent contribuer à leur faciliter l'instruction, afin que ceux qui ont plus de talens & d'émulation, puissent en profiter. Dans toutes les Universités, il devroit y avoir, comme à Stuggart, des maîtres choisis & fixés par une pension, pour l'anglois, l'allemand, le françois & l'italien. Il seroit même nécessaire que l'on y trouvât un manège, des maîtres de musique, de dessin, d'armes, de danses. On avoit pourvu à tout cela, en fondant celle de Goettingue; & cela ne devroit manquer dans aucune. Cette privation éloigne les jeunes gens, qui, en se vouant aux études, veulent cependant cultiver les arts agréables, qui seroient pour eux des récréations; & les récréations leur sont nécessaires: quand ils n'en trouvent point qui réunisse l'agréable à l'utile, ils se livrent presque nécessairement aux diffi-

pations les plus dangereuses & à la débauche même. C'est par la réunion de tous les secours, que l'on peuple les universités, & non point par les édits qui déclarent ineptes aux emplois de l'État, quiconque s'en est rendu très-capable dans une Université étrangère. Qu'est-ce qui doinna tout-à-coup cette supériorité frappante à Goettingue, triste petite ville, dans un triste pays ? C'est la certitude d'y trouver non-seulement des hommes excellens en tout genre, mais aussi tous les secours pour la science à laquelle on se vouoit, pour toutes celles dont on étoit bien aise de cultiver quelque branche, & pour tous ces arts qui entrent dans une éducation soignée, & que l'on fait marcher de front avec les études, sans aucun inconvénient.

Ces édits coactifs, envisagés de sang froid, me paroissent la chose la plus mal vue ; c'est faire des sciences une marchandise, & défendre l'importation de celles des fabriques étrangères ; il vaudroit mieux, même pour

le bien des finances , qui trop généralement paroît le premier des biens , celui auquel on subordonne tous les autres , donner à ces Universités une supériorité qui y attirera l'étranger. Je suis si éloigné de croire ces loix utiles , que s'il falloit statuer sur le lieu des études , je statuerois , que les habitans d'une ville où il y a une école de médecine , ne pourroient pas l'y étudier. Cette facilité de l'étudier sans frais , sans déplacement , sans peine ; cette confiance d'y trouver plus de patronage dans les épreuves qu'ailleurs , déterminent une foule de jeunes gens , qui ne sont qualifiés en aucune façon pour cette vocation , à s'y vouer : les rues sont couvertes de docteurs titulaires , & les malades trouvent à peine un bon médecin. Il en est de même pour les autres études : il faut bien se garder de les rendre trop peu coûteuses , parce qu'alors les Académies , les Universités se remplissent de sujets qui devroient labourer les champs & foyoyer les vignes ; les vocations les plus utiles ne sont plus confiées qu'à des

hommes grossiers , qui les avilissent ; les gens propres à les perfectionner , à les rendre utiles , à les faire honorer , les abandonnent ; elles tombent dans le mépris , & il en résulte les suites les plus funestes pour l'ordre , pour les mœurs , & par là même pour le bonheur de la société. Je connois un pays où cet abus a déjà si fort fait dégénérer la classe du clergé , qu'il seroit si naturel & si important de rendre respectable , que , si cela continue , dans quelques années , elle fera la plus méprisée de toutes ; & l'on ne s'apperçoit que trop des suites funestes qui résultent de cet avilissement.

Je finirai ce long préambule sur ce que j'exige que sache un jeune homme qui se voue à la médecine , par rappeler , qu'HIPPOCRATE qui faisoit un si grand cas du médecin-philosophe , gémissoit de ce que l'ignorance de la plupart des médecins avoit avili cette belle vocation : alors , comme aujourd'hui , il y avoit déjà beaucoup de médecins de nom , & très-peu en effet (a).

Après

(a) *De decenti habitu , de arte , de lege.*

Après avoir indiqué les précautions à prendre pour n'avoir que des sujets capables d'une véritable instruction médicale, je passe à l'énumération des sciences qu'il faut leur enseigner : ces sciences sont l'anatomie , la botanique , la chymie , la physiologie , l'hygiène , la pathologie , la thérapeutique , la matière médicale , l'histoire de la médecine , la médecine civile & celle du barreau , la chirurgie dans toutes ses parties , & enfin , la pratique même de la médecine. Voilà treize parties très-distinctes , & dont plusieurs ont des sous-divisions considérables ; mais il ne faut cependant point croire qu'elles exigent treize professeurs , tant s'en faut ; cinq les enseignoient toutes à Goettingue ; cinq les enseignent aussi actuellement à Gießen , & de plus , l'histoire naturelle , la métallurgie , & l'art de faire les formules qui , dans plusieurs universités d'Allemagne , fait un enseignement à part : mais le professeur de matière médicale peut dans quelques leçons enseigner tout ce qu'il

y a d'important à dire sur cet objet, qui ne me paroît point devoir être isolé. Pour avoir une idée de ce que peut faire un professeur qui a à cœur le bien des jeunes gens confiés à ses soins, il faut se représenter Mr. BOERHAAVE occupé par sa pratique, sa correspondance, ses expériences, & voir en même tems la liste de ses travaux académiques; il expliquoit toutes les années ses instituts & ses aphorismes, c'est à-dire toute la théorie & toute la pratique de la médecine, faisoit le cours de chymie en hyver, celui de botanique en été, il dirigeoit l'hôpital clinique, & il donnoit toutes les années un cours sur quelques maladies particulieres; sans que rien de tout cela se fit légèrement: ses leçons sur toutes ces parties recueillies par ses élèves, sont de très-bons ouvrages qui seront toujours précieux, & en les lisant, on se persuade aisément que ses leçons étoient les meilleures leçons de médecine que l'on ait jamais faites.

Mr. DE GORTER expliquoit l'anatomie,

la chymie, la botanique, la physiologie, la thérapeutique, la pratique, & traitoit aussi toutes les années de quelque maladie particulière. Mr. HALLER enseignoit l'anatomie, la physiologie, la chirurgie, la botanique, la médecine légale. Il est vrai que les uns & les autres n'étoient pas bornés à quatre ou cinq leçons par semaine, quelquefois à moins; ils en faisoient jusques à trois, quatre même par jour, sans que ces travaux ayent abrégé leur vie. Mais enfin, comme chaque génération, moins encore chaque université, ne peut pas se flatter d'avoir des BOERHAAVE ou des HALLER, & qu'il faut examiner

Quid ferre valeant humeri quid recusent.

Je crois qu'il faut sept professeurs en médecine; c'est le nombre qu'il y en a actuellement à Edimbourg, (b) & je suis sûr que ce nombre peut suffire.

Le premier enseigneroit l'anatomie.

(b) MM. CULLEN, MONRO, HOPE, BLACK, HOME, GREGORY & YOUNG.

Le second, la chymie.

Le troisieme, la botanique.

Le quatrieme, la physiologie & la pathologie.

Le cinquieme, la thérapeutique & la matiere médicale, deux parties si intimément liées qu'il est impossible de les séparer, sans nuire à l'étude de l'une & de l'autre partie.

Le sixieme, les institutions & les opérations de chirurgie avec les accouchemens, parties qui, pour le mieux, doivent être enseignées par le même.

Le septieme enfin, donneroit les leçons de médecine pratique, & dirigeroit l'hôpital clinique.

Il reste quatre parties, l'histoire de la médecine, l'hygiène, la médecine civile, & la médecine criminelle ou du barreau, qui n'ont point de professeurs : mais, sans surcharger les sept chaires que je viens d'indiquer, il est très-aisé de leur repartir l'enseignement de ces dernieres sciences. On pourroit donner au professeur d'anatomie la méde-

cine criminelle qui, pour être bien faisie, exige très-souvent l'inspection des cadavres, & qui est étroitement liée aux connoissances anatomiques.

On chargeroit le professeur en chymie de l'histoire de la médecine; le professeur en botanique auroit l'hygiène & la médecine civile; & de cette façon, toutes les chaires seroient à peu-près également chargées.

Il y a encore une autre partie essentielle qui regarde proprement le professeur de pratique, mais dont on pourroit aussi charger celui de matière médicale, c'est l'article des poisons, qui mérite d'être développé avec beaucoup de soin. Si l'on trouvoit que tous ces objets traités, comme ils doivent l'être, font une grosse tâche, il y a quelques parties que l'on pourroit fort bien ne traiter que de deux en deux ans, parce qu'elles n'entrent point proprement dans l'échelle des sciences qu'il faut étudier successivement, pour passer utilement de l'une à l'autre. Ce sont l'his-

toire de la médecine , la médecine civile , la médecine criminelle & le traité des poisons.

Au reste, tous ces arrangemens ne sont point invariables, & beaucoup de circonstances peuvent, sans inconvénient, les faire changer. La liaison de la chaire de pratique, avec la direction de l'hôpital, est la seule qui ne puisse absolument pas être rompue. Il est aussi très à désirer que la thérapeutique & la matière médicale aillent ensemble, & que le même professeur enseigne toute la chirurgie; mais toutes les autres réunions ne sont pas aussi essentielles; & quoique la physiologie tienne à la pathologie, puisqu'il n'y a rien de plus naturel que d'indiquer les dérangemens des fonctions, après en avoir fait connoître le mécanisme; elle tient aussi à l'anatomie, & pourroit très-bien lui être réunie, comme elle l'est dans beaucoup d'universités. Si l'on suivoit ce dernier arrangement, on pourroit donner au professeur de pathologie, l'hygiène & la médecine

civile ; & l'enseignement de la médecine criminelle & de l'histoire de la médecine se donneroit à ceux qui y auroient le plus d'aptitude , & qui ne feroient pas déjà trop chargés.

En général , l'anatomie , la botanique , la chymie , la physiologie , les opérations de chirurgie , & la pratique , ne peuvent être enseignées que par des hommes qui s'y sont voués : on peut être très-bon médecin , sans cependant pouvoir s'en charger ; mais tout médecin éclairé , & qui a du génie , peut aisément se charger des autres parties , & les enseigner bientôt avec succès. Ainsi , leur enseignement ne peut jamais souffrir de difficulté.

Un professeur habile , & il n'en faudroit pas d'autres , ne doit point être gêné dans la méthode qu'il veut suivre ; mais cela n'empêche pas que le plan des études ne puisse présenter pour chaque partie celui qui a paru le meilleur à ceux qui l'ont rédigé ; c'est aux professeurs à y apporter les changemens qu'ils jugent convenables ,

je dirois presque à l'adapter à leur personnel, avec cette réserve cependant que le professeur qui voudroit faire des changemens fort considérables, seroit tenu d'exposer son plan à l'assemblée des professeurs, de leur exposer ses raisons, & de l'abandonner si la majorité le désapprouvoit.

Dans plusieurs universités d'Italie, le professeur d'anatomic n'est chargé d'enseigner que l'ostéologie & l'anatomic des visceres; dans presque toutes, on n'enseigne qu'une des autres parties par hyver; une année, la myologie, une autre l'angiologie, une troisieme, la névrologie, &c. Il n'y a personne qui ne juge d'abord combien cette méthode est défectueuse; il n'y en a qu'une bonne, c'est de donner un cours complet toutes les années, & cela est très-possible, puisque cela se fait partout ailleurs qu'en Italie, & se fait très-bien dans l'espace de six ou sept mois. J'ai vu démontrer très-exactement, très-nettement & sans précipitation, dans ce terme, tout ce qui se trouve dans l'exposi-

tion anatomique de Mr. WINSLOW, que les démonstrateurs suivoient pas à pas. Depuis WINSLOW, quelques parties de l'anatomie, sur-tout la névrologie, ont gagné; on a réformé quelques légères erreurs sur les vaisseaux; mais son ouvrage n'en est pas moins un des meilleurs guides pour les jeunes gens, & le professeur peut suppléer à ce qui lui manque, ou, s'il le préfère, suivre l'excellent ouvrage de Mr. SABATHIER, puisque c'est en anatomie, je crois, qu'il est le plus nécessaire d'indiquer un compend. Les jeunes gens qui sentent qu'il n'y a rien d'inutile dans cette science, & qui veulent tout connoître, tout voir, doivent absolument disséquer eux-mêmes, & avoir soin en même tems de noter sur leur exemplaire toutes les variétés un peu marquées qu'ils rencontrent.

Quant à l'ordre que l'on doit suivre, il est très-simple, au moins quant aux parties par lesquelles on doit commencer, qui sont, sans aucun doute, l'ostéologie sèche, que l'on doit démontrer de bonne heure,

en automne avant les froids, & qu'il est nécessaire de très-bien faire; puis la fraîche, & ensuite les autres parties.

On doit nécessairement disséquer toutes les années un cadavre de femme; & l'on doit aussi chercher à disséquer quelque enfant mort en naissant, ou très-peu de temps après sa naissance, avant que les différences caractéristiques entre l'enfant & l'adulte soient effacées. Il est impossible, sans la connoissance de l'anatomie des femmes & des enfans, de se faire une idée juste de leurs maladies.

Il y a des parties de l'anatomie qui ne s'enseignent point généralement, & qui doivent s'enseigner: ce sont, 1°. l'art même de disséquer; non pas dans toute son étendue, mais assez pour qu'un médecin praticien puisse faire ouvrir un cadavre, de façon à bien voir tout ce que l'on cherche, & sans endommager les parties qu'il veut examiner. 2°. Il est aussi de la plus grande importance, & pour la médecine pratique, & pour la médecine du barreau, que l'on

s'accoutume à juger de la correspondance qu'il y a entre les parties externes & les internes les plus essentielles, les viscères & les gros troncs des vaisseaux, & même des nerfs; sans cela, les lésions externes ne font point juger de la cause du mal; & cette connoissance qui manque malheureusement à beaucoup de médecins, doit être le sujet d'une ou deux leçons. 3°. L'art d'injecter. 4°. Celui de macérer; & quand il regne cette harmonie entre les professeurs, sans laquelle il est impossible que l'enseignement ait un plein succès, souvent le professeur de pathologie & celui de médecine criminelle peuvent avoir recours à celui d'anatomie, pour le prier de présenter aux étudiants, sur le cadavre, des positions qui répandent un très-grand jour sur quelques articles de ces deux parties. 5°. Il me paroît aussi très-nécessaire que le professeur d'anatomie fasse un petit cours d'anatomie comparée, non point pour faire connoître les différences minutieuses dans les squelettes & dans les muscles, mais simplement les

différences dans les parties essentielles, qui sont les viscères de la tête, de la poitrine, & du bas-ventre, entre l'homme, les différens quadrupèdes, les oiseaux & les poissons ; ce qui se réduit à bien peu de choses, une partie seulement de ce que l'on trouve dans la dernière édition de l'ouvrage de M. MONRO ; & huit leçons suffiront, je crois, pour remplir cet objet, qui répand beaucoup de jour sur la physiologie. Il est aussi nécessaire qu'il ne refuse pas des directions aux jeunes gens qui veulent faire des expériences sur les animaux vivans, s'ils lui en demandent ; puisqu'il faut qu'ils soient libres de n'en point demander, ou d'en demander à d'autres ; & il doit se prêter à leur accorder l'usage de l'amphithéâtre, quand cela n'a point de difficultés.

L'enseignement de l'anatomie suppose non-seulement un habile professeur & assez de cadavres ; puisqu'il n'y a rien de si rebutant que de travailler sur des cadavres pourris, qui d'ailleurs ne donnent plus une

idée exacte des parties : mais il faut un amphithéâtre d'une construction avantageuse ; je n'en connois point de supérieur à celui de Padoue, bâti par FRAPAULO ; & un très-bon professeur, qui doit être lui-même, sinon un très-grand anatomiste, au moins un anatomiste très-exact & très-soigneux. Si les parties ne sont pas présentées dans leur vraie situation, puis bien détachées de tout ce qui les entoure, afin qu'on puisse les voir d'abord avec ces alentours, & ensuite seules, on ne s'en fait aucune idée juste ; & tout cela dépend de l'adresse du professeur. Le professeur doit sans doute disséquer très-bien lui-même, doit même souvent mettre la main à l'œuvre, se réserver quelquefois des parties difficiles, & dire au professeur de quelle façon il veut que quelques autres soient arrangées ; mais il ne peut pas être chargé des dissections ; & le professeur doit être absolument à ses ordres, non-seulement pour faire ce qu'il lui demande, mais aussi pour ne rien faire, quand il ne le veut pas ; parce que quand

il y a des jeunes gens de mérite qui veulent se distinguer & difféquer eux-mêmes, le professeur doit se faire un plaisir de les aider : & alors il charge le profecteur de les laisser difféquer & de les diriger.

Tout est perdu dans un établissement d'éducation, si l'on n'admet pas pour principe que tout est subordonné au plus grand bien des étudiants, & que chacun doit y concourir dans sa partie. Il ne faut pas non plus que le profecteur ne veuille être employé que dans le tems des leçons; dans tous les tems de l'année, il peut se présenter des circonstances qui offrent des pieces rares à préparer, pour lesquelles son travail est nécessaire, telles que des animaux rares à anatomiser, leurs squelettes à préparer, &c. Quant à ses fonctions publiques, elles ne doivent être que de montrer tous les détails des parties que le professeur décrit.

Dans quelques endroits, le profecteur fait un discours, & le professeur un autre : c'est un abus, un vrai tems perdu, & dou-

blement perdu , parce que chacun étant pressé , s'en tient aux généralités que l'on entend deux fois , & faute les détails que l'on n'entend point ; ou quelquefois , le professeur , pour éviter cette répétition , fait une leçon plus de physiologie que d'anatomie , mais leçon très-légère aussi , & par-là même peu utile. La seule physiologie qui convienne dans le cours d'anatomie , c'est l'usage des parties dont on ne peut pas aisément comprendre l'action , si elles ne sont pas sous les yeux ; tels que l'usage des os , & celui de chaque ordre de muscle ; & ici l'on n'a presque qu'à suivre M. WINSLOW , qui a singulièrement bien indiqué l'action de chaque muscle , & la façon dont plusieurs concourent au même effet. Mais tout ce qui sort de ces usages qui sont fondés sur la position des parties , & ne se comprennent bien que quand on les voit , n'est plus du ressort de la chaire d'anatomie , & rentre dans celle de physiologie. Une autre attention du professeur , c'est de donner une histoire abrégée des découverts.

tes, quand il parle de parties dont la découverte offroit des difficultés, & a fait un nom à son auteur. Je fais bien que cela doit se retrouver dans l'histoire de la médecine; mais en liant l'historique d'une partie à sa description même, il est à préférer qu'il s'imprimera mieux : d'ailleurs, le tems que cela prendra, n'ira pas à deux heures par an. Il est aussi nécessaire que le professeur, & cela est vrai de tous les autres, indique les meilleurs auteurs sur chaque matière. Cette indication sera inutile au neuf dixième de ses auditeurs, qui ne liront rien; mais elle est bien courte : d'ailleurs, l'instruction doit être à la portée de tous, par la simplicité de l'exposition, mais elle ne doit pas supprimer des connaissances utiles & agréables, parce qu'elles sont au-delà de l'indispensable nécessaire, auquel le plus grand nombre se borne.

Si l'on n'a pas un cours particulier d'anatomie pour les étudiants en chirurgie, ce cours doit être en langue vulgaire, puisqu'il est nécessaire qu'ils l'étudient très-bien.

Ce n'est qu'après un excellent cours d'anatomie,

anatomie , que l'on peut suivre utilement celui de physiologie , qui est de la plus grande importance , puisque, s'il n'est pas très-bien fait , tout le reste des études en souffre.

Mais, avant que de continuer à entrer dans les détails , je demanderai ici , si les professeurs doivent dicter des compends ? La réponse a été faite , & très-bien faite par M. le Baron de STORCH , dans le plan de l'Université de Vienne ; il les rejette absolument , & avec bien de la raison. Il n'y a pas d'usage plus commode pour les professeurs , & plus pernicieux pour les jeunes gens ; la dictature prend la moitié au moins de la leçon , & la seconde moitié s'emploie à répéter ce qu'on vient de dicter : ainsi , c'est la moitié du tems perdu ; & d'ailleurs , le professeur qui a fait une fois son compend , ne fait sa leçon que de tête ; elle n'est point travaillée ; & fort peu de gens peuvent très-bien dire de tête : l'étudiant qui a son compend se repose aussi sur cet oreiller ; il en aura tout ce qui lui en faut pour ses examens , & c'est le *non plus ultra* de l'ambi-

tion des trois quarts. Aussi, ils ne savent rien de plus; & qu'est-ce que l'on fait, quand on ne fait qu'un compend manuscrit? D'ailleurs, à quoi bon en dicter, il y en a tant?

Si cependant le professeur en veut absolument un, & un qui lui appartienne, il faut au moins qu'il le fasse imprimer: ce qui l'oblige à le travailler davantage, épargne aux étudiants ennui & perte de tems en le copiant, & prévient les fautes dont ils sont souvent remplis.

Je crois que pour faire de très-bonnes leçons il faut les écrire & les lire; & quand on lit posément, nettement, sans lenteur cependant, l'attention des auditeurs est fixée: ils font eux-mêmes le compend, ou à la leçon, ou immédiatement après en être sortis; & c'est alors qu'ils s'impriment ce qu'ils ont entendu. Les plus diligens écrivent même dans l'auditoire, non-seulement les chefs, mais presque toute la leçon; les autres viennent à les imiter: & j'ai vu plus des trois quarts des auditeurs écrire presque tout ce que

j'avois dit. Le lendemain, j'employois les quatre ou cinq premières minutes de la leçon, à rappeler les principaux chefs de la précédente; & si quelqu'un leur avoit échappé, ils le rétablissoient sur leur cayer.

S'il y a une exception à faire pour quelque partie, c'est pour l'histoire de la médecine, dont on peut dicter les principaux noms, les faits les plus essentiels & les principales dates; mais il est certain que pour toutes les autres parties, le tems employé à dicter un compend, pourroit être employé beaucoup plus utilement, puisqu'il n'y en a aucune pour laquelle on n'en ait de très-bons, qui servent aux jeunes gens à fixer leurs idées principales; & sans s'astreindre à en suivre exactement aucun, un professeur peut indiquer celui qu'il croit le meilleur, & dont la méthode & les principes se rapprochent le plus des siens: il y a des parties pour lesquelles ce choix seroit plus facile que pour d'autres; & pour la physiologie, par exemple, on n'a à choisir qu'entre un assez petit nombre, mais tous excellens,

HALLER, CALDANI, ALBIN, & très-peu d'autres; & ce que l'on connoît sur cette importante partie, a été réuni avec tant de soin par M. HALLER, & ensuite, dans un goût différent, par M. MAHRER, que, quoique ce soit une des parties les plus difficiles, c'est une de celles sur lesquelles un professeur peut écrire son cours avec le moins de travail. Si j'avois à l'enseigner, je suivrois l'ordre de M. HALLER, qui, à tout prendre, me paroît le meilleur, puisqu'il est plus naturel d'examiner d'abord quels sont les principaux ressorts de la machine, que de commencer par s'occuper des moyens par lesquels elle se répare. Son grand ouvrage est un magasin admirablement bien rangé, dans lequel on trouve presque tout ce qui a été écrit sur cette science, jusques à l'époque de son impression, il y a vingt-cinq ans; mais il faudroit en retrancher les détails anatomiques trop étendus, l'histoire d'une multitude d'opinions d'auteurs obscurs qu'il est inutile de connoître; les détails de beaucoup de controverses; trop d'exemples quel-

quelques fois pour prouver une vérité : il faudroit développer un peu plus quelques opinions, faire de légers changemens à d'autres ; on trouveroit à ces deux égards des choses très-utiles dans M. MAHRER ; & ajouter tout ce que cette science a acquis depuis la publication de ce superbe ouvrage , dans la première édition duquel on ne trouve rien sur les nouveaux airs, qui étoient inconnus ; & ce qu'on en dit dans la seconde est trop court & très-obscur : enfin , il faudroit réformer presque tout ce qui tient à la chymie , & ajouter les belles observations de M. SPALLANZANI sur les reproductions animales , & le suc gastrique.

En formant les leçons sur ce plan , & en employant un style plus aisé , on pourroit se flatter de présenter aux jeunes gens le cours de physiologie le plus complet : il seroit bien moins long que la grande physiologie , plus simple , plus agréable , plus riche même , & dépouillé de quelques erreurs qui y étoient restées. J'avois essayé ce travail sur les deux premières sections du

premier livre; je les envoyai à M. HALLER, en le priant de juger cette méthode, & de la suivre pour la seconde édition, s'il trouvoit qu'elle pût remplir ce que j'en espérois. Il s'y étoit déterminé; mais à l'époque où il commença à s'occuper de cette seconde édition, déjà fort affoibli par de longs maux, il trouva ce travail beaucoup trop pénible, & m'écrivit qu'il sentoit que ses forces n'y suffiroient pas. L'essai que j'avois fait m'assure que ce cours pourroit très-aisément se faire dans une année académique; & ce seroit sans doute le plus beau cours qu'il pût y avoir en sciences physiques.

Un article important, qui appartient évidemment à la physiologie, quoiqu'il ait été trop généralement négligé, & que l'on ne trouve sur cette matière que quelques idées éparfes çà & là, sans un véritable ensemble, c'est l'histoire des changemens essentiels qui surviennent en différens tems dans l'organisation & dans les fonctions de l'homme, comme, sans doute, dans celles de tous les animaux: ces changemens sont non-seule-

ment une très-belle partie de la physiologie, une de celles qui jette le plus de jour sur le vrai mécanisme de l'homme & des animaux; mais, en même tems, leur connoissance est très-utile au praticien, puisque ces développemens sont souvent accompagnés de symptômes maladifs, qu'il est très-important de rapporter à leur véritable cause, qui malheureusement a été jusques à présent trop souvent méconnue.

Je fais que la composition de cours, tels que je les propose, exige du travail de la part des professeurs; mais enfin, c'est l'œuvre de leur vocation: & d'ailleurs, quand ils sont une fois composés, les légères additions qu'ils devront y faire annuellement, à mesure qu'il se fera de nouvelles découvertes, ou qu'ils viendront à connoître d'anciennes sources qui leur avoient échappé, ou qu'ils développeront mieux leurs propres idées, sont bien peu considérables; ainsi, dans les premières années, ils font le travail de leur vie; & c'est une bien mauvaise méthode, que celle qui est établie dans

quelques endroits, qu'un professeur passe d'une chaire à une autre.

Si un professeur veut se choisir un auteur qu'il suive pas à pas, il en est maître sans doute. On le prescrit à Vienne; on y prescrit même les compends que l'on doit suivre, mais sans astreindre cependant à ne point s'écarter de son ordre & de sa doctrine; parce, dit-on fort bien, “ que la médecine est une science libre, dans laquelle
 „ personne ne doit être astreint à suivre les
 „ opinions des autres; mais chacun doit
 „ enseigner ce qu'il croit le plus vrai,
 „ quoique ce ne soit pas l'opinion de l'auteur qu'il suit ”; & M. STORK dit cela à propos des *Institutions* même de BOERHAAVE, que l'on avoit choisi, *parce que personne jusques ici n'a réuni autant de choses dans aussi peu de mots & dans un ordre aussi clair.* Mais en suivant ce plan, je ne voudrois pas qu'il fût permis de commenter chaque paragraphe l'un après l'autre: c'est une très-mauvaise méthode; & pour s'en convaincre, il n'y a qu'à

examiner sans prévention les leçons de M. BOERHAAVE sur ses instituts & ses aphorismes; les commentaires de M. VAN SWIETEN sur ce dernier ouvrage; ceux de M. HAEN sur la pathologie; je suis persuadé qu'il n'y aura personne qui ne convienne que les mêmes vérités qui s'y trouvent, auroient été moins volumineuses, plus agréables, plus simples & plus instructives, si on les eût présentées dans des dissertations suivies.

La connoissance de la chymie est indispensablement nécessaire au médecin; ainsi, c'est une de celles dans laquelle les jeunes gens doivent être instruits avec soin. Si feu M. MACKER avoit eu le tems de travailler à une nouvelle édition de ses *Éléments de Chymie théorique & pratique*, comme il me l'avoit fait espérer, on auroit eu un excellent compend pour l'étude de cette science. M. de FOURCROY qui lui a succédé, en a publié un très-bon aussi, mais il est un peu étendu sur des sujets qui ne sont pas ceux qui intéressent le plus les médecins,

& pas assez sur ceux qui les intéressent davantage, & dont il a réservé le développement pour un ouvrage qu'il leur destine plus particulièrement, & dans lequel je suis persuadé que l'on trouvera beaucoup de choses neuves & utiles. C'est à ce choix des matières les plus intéressantes pour les auditeurs, que le professeur de chymie, comme tous les autres, doit faire la plus grande attention. Le but de ce dernier doit être de donner les principes généraux dans le plus grand détail, & de faire toutes les opérations nécessaires pour les faire bien saisir; mais quand il entre dans l'examen des corps des trois regnes, il doit faire connoître avec plus de détail tout ce que l'on a de bonnes analyses des parties animales, insister sur les préparations des médicamens d'usage, plus que sur celles qui sont étrangères à la médecine, faire connoître les plus exactes, celles sur-tout qui peuvent donner des résultats toujours les mêmes; il doit indiquer tous les moyens de connoître les sophistications des reme-

des chymiques , enseigner à analyser , autant que cela est possible , les remèdes inconnus , & à faire des analyses exactes des eaux minérales , dont le traité - pratique appartient au professeur de matière médicale. Il doit aussi donner les principes de pharmacie , qu'il est si nécessaire qu'un médecin connoisse. Mais il y a un écueil qu'il doit éviter , aussi bien que le professeur en botanique , c'est de traiter des vertus des médicamens qu'ils apprennent à connoître & même à composer , & c'est un écueil contre lequel on échoue fréquemment : il y a des universités où l'on a deux ou trois cours de matière médicale , & presque point de chymie & de botanique. M. MACQUER a bien senti combien cela étoit ridicule , & a sçu ne pas sortir de sa matière. En général , pour qu'un ensemble d'enseignement aille bien , il faut que tous ceux qui s'en mêlent , soient liés , mais il ne faut pas , autant que cela est possible , que deux mettent la main à la même œuvre ; c'est bien assez des différences que

les jeunes gens trouveront dans les opinions des différens auteurs qu'ils liront après leurs études finies, fans en trouver encore dans celles de leurs professeurs.

On doit chercher à avoir dans chaque partie quelqu'un dont la justesse des principes soit connue ; ce sont ces principes que les jeunes gens doivent saisir, & qui leur serviront dans la suite à apprécier les différens auteurs qu'ils liront. Si dans le tems même de leurs études, ils s'accoutument à cette fluctuation d'opinions, on ne peut pas espérer qu'ils aient jamais de principes fixes sur rien, & l'on peut dire que leur pratique est perdue ; malheureusement il s'agit de la vie des hommes ; on n'y fait pas assez d'attention ; & dans un tems où l'on s'occupe si fort de population, où l'on a si bien senti qu'elle est la base de la force & de la richesse des Etats, il est bien étonnant que l'on ne s'occupe pas avec plus de soin de l'instruction des hommes, dont les lumières ou l'ignorance ont une si grande in-

fluence sur cette population : il y a telle épidémie fâcheuse , dans laquelle le médecin éclairé ne perd pas une dixième partie de ses malades , pendant qu'en d'autres mains , de dix il en meurt neuf.

Je dirai du professeur en chimie ce que j'ai dit de celui d'anatomie ; il doit se faire un plaisir d'aider de ses conseils ceux qui veulent se distinguer dans cette partie , & de les faire travailler avec son démonstrateur qui , comme le professeur , ne doit être qu'un instrument , mais un instrument excellent ; & pour le devenir , il faut du talent. Ainsi , je suis fort éloigné de penser qu'il ne faut dans ces postes que des hommes médiocres , j'y veux de très-bons sujets , mais qui sachent sentir qu'ils ne sont là pour le moment que comme des aides subalternes , mais des aides qui , placés dans la position la plus heureuse pour étendre leurs connoissances , feront au bout de quelques années très-en état d'être en chef ailleurs. Le professeur peut être ou un jeune médecin , ou

un jeune chirurgien , mais le démonſtrateur en chymie doit être un apothicaire , ou un garçon apothicaire très-inſtruit , parce qu'il y a , ſur-tout dans la pharmacie , pluſieurs manipulations qui doivent être démontrées par un homme très-habitué à les faire : ici le profeſſeur devra très-ſouvent ſe borner à indiquer l'opération & à en donner les principes , mais il en remettra l'expoſition au démonſtrateur qui décrit & opere en même tems.

Il en eſt du profeſſeur de botanique comme de celui de chymie : c'eſt ſur-tout ſur les principes & ſur les plantes uſuelles , qu'il doit inſiſter : on peut même dire que , grace au bon ordre dans lequel on tient aujourd'hui la plupart des jardins , & ſur-tout aux étiquettes miſes à chaque plante , ſa principale tâche eſt réellement de développer les principes de cette ſcience ; & ſous ce nom de principes , j'entends une anatomie auſſi exacte qu'on peut l'avoir aujourd'hui , les principes de la végétation , l'hiſ-

toire des développemens , l'analogie avec les animaux , l'influence de l'air , des sols , de l'agriculture , les principes même de celle-ci , tels à peu près que les ont donné MM. VALLERIUS , HOME , FORDYCE , PERCIVAL , WILSON ; ensuite l'histoire , les principes , les avantages des différentes méthodes , & sur-tout les moyens de se servir de celle de M. LINNÆUS qui est aujourd'hui la plus générale & celle dont il se sert lui-même.

Je crois indispensablement nécessaire qu'il présente des plantes inconnues aux jeunes gens , & qu'à l'aide des principes qu'il leur a donné , il exige qu'ils en trouvent le nom ; qu'il les aide , s'ils ne réussissent pas ; qu'il leur développe l'usage des méthodes , puisque , sans cette facilité , à reconnoître les plantes par les méthodes , la première plante que l'on trouvera hors du jardin , restera absolument inconnue : il faut savoir connoître les lettres & lire les dictionnaires , pour trouver les mots que l'on cherche.

Les vertus médicinales des plantes ne

font pas du ressort de la chaire de botanique, ainsi le professeur ne doit point s'en occuper ; mais il peut rendre ses leçons véritablement utiles, en indiquant celles qu'elles ont dans l'économie & les arts, & les phénomènes singuliers qu'offre un grand nombre ; & ce qui est absolument nécessaire, c'est qu'il démontre les plantes en place, comme on le fait dans tant de jardins : quand on les démontre arrachées, elles sont d'abord assez changées, pour qu'après en avoir examiné une dans l'amphithéâtre, on put fort bien ne pas la reconnoître dans le jardin. Il est aussi très important que l'on fasse plusieurs courses botaniques à la campagne, elles sont ordonnées par-tout, mais on en fait trop peu ; & y a souvent une si grande différence entre les plantes dans le jardin & dans les champs, qu'on peut les connoître très-bien dans un de ces endroits, & avoir de la peine à les reconnoître dans l'autre.

M. BOERHAAVE a présenté un compend exact, mais trop concis de la pathologie ;

M.

M. GAUBIUS en a donné un plus développé, & qui est excellent, aussi bien que celui de Mr. CALDANI. Un professeur qui voudroit suivre leur marche, trouveroit dans les commentaires de M. DE HAEN, sur celle de M. BOERHAAVE, d'excellentes choses ; mais ce plan a un inconvénient, il offre quelques articles qui ne sont pas fort utiles, & beaucoup d'autres qui doivent nécessairement se retrouver dans les leçons d'hygiène, de chirurgie & de pratique ; & si j'avois à enseigner la pathologie, en conseillant fortement à tous les étudiants de lire & de relire l'ouvrage de M. GAUBIUS, je suivrois la méthode de M. GREGORY qui, après l'exposition physiologique des fonctions, indique tous les dérangemens dont elles sont susceptibles ; c'est là sûrement la pathologie la plus utile, celle que l'on fait le mieux ; & je finirois ce cours par quelques chapitres sur les généralités qui, dans l'ordre ordinaire, sont très-difficiles pour les jeunes gens, & qui, dans celui-ci, deviendroient très aisées.

Mais, pour suivre cette méthode, il faut comme on l'a vu charger de la pathologie le professeur en physiologie, qui, après chaque chapitre de physiologie, traiteroit, des maladies qui attaquent cette partie. Je suis persuadé que cette méthode auroit les plus grands avantages dans la pratique, parce que le médecin en voyant une maladie, feroit bien plus habitué à se rendre compte de ses causes, qu'il ne l'est, quand ayant appris la physiologie d'un côté, & la pathologie de l'autre, il a à peine apperçu le nexé qu'il y a entre l'une & l'autre. J'ai si peu de doute sur les avantages de ce plan, que je crois que s'il y en a un dont on ne dut pas permettre de se départir, c'est celui-ci; à moins qu'il n'y eut des obstacles insurmontables chez le professeur en physiologie, puis qu'enfin l'enseignement ne peut point se forcer; mais il me paroît si naturel, si simple, il facilite si fort l'enseignement, & est si propre à inculquer mieux les matieres, que je doute qu'aucun

professeur s'y refuse ; & M. GREGORY a fort bien remarqué que souvent il est très-difficile, quelquefois impossible, de séparer ces deux parties. Si alors le même professeur réunissoit l'anatomie, sa tâche seroit très-forte sans doute, mais cependant elle n'excéderoit sûrement pas celle du professeur de pratique.

L'hygiène ne s'enseigne point assez dans les universités, on n'en sent même pas assez l'importance. C'est en Angleterre que l'on a écrit les meilleurs compends sur cette matière, mais les meilleurs sont encore fort éloignés d'être complets ; il faut suivre l'homme dans l'un & l'autre sexe, dans tous les âges, dans tous les états, dans tous les climats ; il y a un régime qui est le plus parfait dans ces différentes circonstances, & dont il n'est pas douteux que l'observance exacte contribueroit infiniment à donner une santé plus forte, à prévenir les maladies, à prolonger la vie ; & c'est un objet assez essentiel pour mériter plus de soin ; il resteroit ici bien des

observations & des expériences à faire; & si le professeur déterminoit à cela ceux de ses étudians qui y feroient les plus propres, il en résulteroit des découvertes véritablement utiles; c'est un champ presque entièrement neuf. De toutes les branches de la médecine, l'hygiène est celle dont les anciens s'étoient occupés avec le plus de soin & de succès, & celle à laquelle les modernes ont le moins ajouté; aujourd'hui encore l'ouvrage de GALIEN *de sanitate tuenda*, & ses autres ouvrages relatifs à cette partie, sont des meilleurs que je connoisse, & il seroit à souhaiter qu'on les imprimât séparément, afin qu'ils fussent plus lus.

Un article que le professeur d'hygiène ne doit pas omettre, & que l'excellent ouvrage de M. FALCONNER rend bien aisé, c'est l'influence des climats sur les facultés & leurs développemens, sur les mœurs, sur les usages. Les observations sur cette matière sont sans contredit du ressort de la médecine plus que d'aucune autre science;

ainsi, les médecins doivent en puiser les principes dans les leçons, pendant leur séjour à l'université.

La médecine civile n'est que l'application des règles de l'hygiène aux circonstances de plusieurs particuliers réunis ; c'est l'hygiène du public ; elle s'occupe de procurer tous les moyens de conserver sa santé, & sur-tout d'éloigner toutes les causes qui pourroient la détruire ; elle doit renfermer le traité *de cælo, aquis & locis*, déjà si bien fait par HIPPOCRATES, & traiter aussi des établissemens de médecins, de chirurgiens, d'apothicaires, de sages-femmes, de gardes-malades, d'hôpitaux ; on doit encore traiter dans cette partie de l'hygiène des états qui ont un mode d'existence particulier, le militaire de terre & la marine : mais, comme cette dernière partie n'est proprement nécessaire qu'à un petit nombre de médecins, il ne faut point entrer dans les mêmes détails que sur les parties dont la connoissance est utile à tous. Ceux qui se voueront aux flottes & aux armées sauront bien faire

l'application de ces principes généraux aux circonstances particulières de ces deux états.

On voit que cette partie n'est proprement point une science à part, puisqu'elle n'est presque que l'application des principes de l'hygiène; mais cependant il faut que les médecins étudient cette application, qu'on leur en fasse un objet de devoir, afin que chacun y donne son attention dans les lieux qu'il habite, & tourne celle des magistrats sur ces mêmes objets presque par-tout trop négligés. On n'en feroit pas à voir encore dans tant d'endroits les cimetières dans les villes, si par-tout les voix des médecins réunies, s'étoient élevées contre cet abus que quelques voix perdues qui crioient dans le désert, ne pouvoient pas déraciner, quoiqu'il ait été blâmé dans tous les tems, reprouvé par M. BOERHAAVE, & sur lequel M. COSCHWITZ, professeur à Halle, avoit déjà dit, il y a cinquante-six ans, presque tout ce que l'on en a dit de mieux depuis quatorze ou quinze ans.

C'est le professeur de médecine civile qui

doit donner les principes nécessaires sur le rapport entre le nombre des morts & celui des habitans dans les différens endroits, puisque les observations sur cet objet sont un des moyens les plus sûrs de découvrir ce qui contribue à la plus ou moins longue vie, & sur la probabilité de la vie pour les différens âges, &c. Un autre article très-important aussi, & de son ressort, ce sont des instructions sur le caractère, & les devoirs, tant moraux que physiques du médecin. On a quelques ouvrages sur cet objet, mais je ne sache pas qu'il ait été nulle part un objet d'enseignement, excepté à Edimbourg. M. GREGORY le pere, dont le caractère & l'amabilité alloient de pair avec la supériorité de ses talens & l'étendue de ses connoissances, en fit la matiere de six leçons qui furent si goutées qu'un de ses élèves les fit d'abord imprimer telles qu'il les avoit recueillies; mais cette édition se trouva si tronquée, si fautive, si erronée, que M. GREGORY se détermina à les publier telles

qu'elles étoient (c); & c'est un excellent ouvrage: il y a aussi de bonnes choses dans un autre petit ouvrage qui parut en même tems (d).

La médecine légale est une autre partie bien essentielle, quoiqu'elle n'existe presque que depuis deux cent ans. Ce fut proprement la constitution Caroline qui lui donna naissance; mais cependant c'est FORTUNATUS FIDELIS, médecin Sicilien, & ZACCHIAS, médecin Romain, qui les premiers, en ont parfaitement bien traité, ainsi que de la médecine civile, dont personne avant eux n'avoit traité *ex professo*. Depuis eux, la médecine criminelle n'a été cultivée avec soin qu'en Allemagne, & ne s'enseigne ni en Angleterre, ni en France, ni en Italie. Mais cette négligence ne doit point être imitée dans une université à laquelle on voudroit donner la plus

(c) *Lectures on the duties and qualifications, of a Physician*, Lond. 1772.

(d) *Observations on the character and conduct of a Physician*, &c. Lond. 1772.

grande utilité possible, & l'on a de si bons secours sur cette partie, dont il faudroit éloigner quelques discussions puériles, & d'autres qui ne font qu'indécoutes, que de très-bonnes leçons ne pourroient être difficiles pour aucun des professeurs, quoique celui d'anatomie, comme je l'ai déjà dit, soit celui avec la chaire duquel elle paroît devoir s'allier ; elle iroit aussi très-bien avec les instituts de chirurgie.

Quant à la thérapeutique & à la matière médicale, leur nexé, je le répète, est si étroit qu'on ne peut pas les séparer, sans nuire à l'enseignement ; & si l'on veut rendre ces deux traités véritablement utiles, je crois qu'il n'y a qu'une bonne méthode, c'est de n'en faire qu'un seul cours, & qu'après avoir traité d'une classe de remèdes, de ses indications, de ses effets, on traite des différens remèdes particuliers qui appartiennent à cette classe. Ainsi, après avoir exposé tout ce qui regarde la doctrine des émétiques en général, on traitera de tous les émétiques en particulier, en

évitant ici de traiter du manuel des préparations, qui a été décrit par le professeur en chymie; il en fera de même pour les purgatifs, les diurétiques, &c. Par cette réunion, on rend cette doctrine beaucoup plus claire, beaucoup plus méthodique, par-là même beaucoup plus facile, & en évitant les répétitions de doctrine thérapeutique dont il est impossible de se passer, si l'on traite la matière médicale seule, on gagne un tems précieux. Il est nécessaire que le professeur fasse connoître combien cette partie est supérieure de nos jours à ce qu'elle étoit chez les anciens; il doit aussi insister sur la nécessité de se borner dans le nombre des remèdes de chaque classe, & de se fixer à n'employer que ceux qui ont véritablement une action décidée & utile; & après avoir déterminé ceux que l'on doit conserver, il doit faire connoître quelles sont les circonstances dans lesquelles on doit préférer l'un à l'autre.

La méthode de subordonner la matière médicale à l'ordre d'un jardin botanique, est vicieuse; elle ne seroit tolérable que dans le

cas où l'ordre feroit celui des familles, puisqu'en général toutes les plantes d'une famille ont des vertus assez analogues; mais dans l'ordre que l'on suit actuellement, on trouve dans la même classe, des plantes qui ont des vertus très-différentes; & avec un livre de matiere médicale, rangé sur ce plan, en main, un médecin qui n'est pas botaniste, ne fait où aller chercher l'histoire de la plante qu'il voudroit connoître; c'est la réunion des chaires de botanique & de matiere médicale, qui a introduit cette méthode; M. BOERHAAVE lui-même la suivoit, mais elle n'en a pas moins des inconvéniens réels; & si M. MURRAY à qui l'on doit un excellent ouvrage sur la matiere médicale des plantes, avoit suivi l'ordre thérapeutique, au lieu de l'ordre botanique, son ouvrage en feroit & plus commode & sûrement plus utile pour les jeunes gens.

On n'avoit eu jusques à présent aucun bon ouvrage complet sur la thérapeutique qui est cependant une partie très-importante;

mais celui de M. GREGORY ne laisse plus rien à désirer, & fera un excellent guide pour le professeur, & un excellent manuel pour les élèves. Il est très-important que ce cours soit fait avec beaucoup de soin, & qu'en matiere médicale, le professeur soit un critique sévère & un juge éclairé, qui sache bien distinguer les vertus démontrées vraies par l'expérience, des vertus supposées, & qui rejette absolument tout ce qui est chimérique. Les ouvrages de M. ALSTON & de M. CULLEN méritent les plus grands éloges. Quoique le professeur de pratique doive faire connoître les remèdes les mieux indiqués dans le traitement de chaque maladie, & les employer dans l'hôpital, si les étudiants ne sont pas familiarisés avec les principes de thérapeutique, & n'ont pas une excellente matiere médicale dans la tête, ils resteront toujours flottans & embarrassés; leur pratique s'en ressentira toute leur vie, & leurs malades en seront les victimes.

Les instituts & les opérations de chirurgie doivent, comme je l'ai dit de l'anato-

mie , s'enseigner en langue vulgaire , s'il n'y a pas un enseignement particulier pour les chirurgiens. Les instituts font de la plus grande importance , & on ne peut pas les faire avec trop de soin ; le traitement des tumeurs , des contusions , des playes , des ulceres , des fractures , des luxations , est de tous les jours , de toutes les heures ; & les erreurs , si fréquentes à tous ces égards , font toutes les années des multitudes de misérables , par l'ignorance de ceux qui sont appelés à les traiter. Il est donc de la plus grande nécessité de donner l'instruction la plus soignée à tous ces égards , & l'on y est d'autant plus encouragé qu'elle est facile , & que l'on peut réduire toute cette doctrine à des principes aisés & sûrs ; ainsi , on est soutenu dans cet enseignement par une grande espérance de succès. Le traité des bandages , celui des hernies & des fausses hernies , le traitement interne des blessés qui se réduit à quelques préceptes aisés , & la matiere médicale de la chirurgie qui se

réduit aussi à un petit nombre d'articles, doivent être du ressort du professeur d'instituts; mais ces deux derniers articles, le traitement interne des blessés & la matière médicale de la chirurgie ne doivent s'enseigner que quand on enseigne aussi pour les chirurgiens, puisque les médecins s'en sont occupés dans d'autres cours.

Le cours des opérations doit non seulement démontrer toutes les opérations possibles, mais faire connaître toutes les variétés dans la façon de les exécuter; rejeter celles de ces variétés qui sont toujours mauvaises, indiquer dans quels cas, l'une de celles que l'on conserve, doit être préférée à l'autre, reformer celles qui sont susceptibles de réformes, faire connaître les meilleurs instrumens, indiquer les moyens de les perfectionner. Il faut ici un démonstrateur, mais sur le même pied que pour l'anatomie, & ce doit être un très-bon chirurgien; il faut cependant absolument que le professeur sache opérer lui-même; il est aussi très-néces-

faire qu'il exerce quelques étudiants à faire de tems en tems des opérations , & cet emploi pourroit être une distinction , mais cette distinction , comme toutes celles que tous les professeurs peuvent & doivent donner , & qui sont si efficaces pour exciter l'émulation , doit être une récompense de leur assiduité & de leur application , mais non point une suite de ce qu'ils sont ses compatriotes , ses concitoyens , ses amis , ses parens , ses filleuls , ou de ce qu'ils sont recommandés par un homme en place ou en crédit , un magistrat , une femme , un collègue. Ce ne sont que les distinctions données au mérite personnel qui excitent l'émulation ; celles qui sont accordées au crédit , la tuent ; les unes font fructifier l'instruction , développent les talens , en donnent presque à ceux qui n'en ont pas ; les autres les étouffent , & ôter , dès les écoles , aux jeunes gens l'idée que pour obtenir , il faut mériter , leur apprendre que pour réussir , il faut plutôt de l'intrigue que de la capacité , c'est détruire le principe

des succès, décourager tous les bons sujets, rendre tous les établissemens d'instruction inutiles, & travailler véritablement contre le bien public.

Si la faveur a la moindre part à la régie d'un établissement d'instruction quelconque ; si ce n'est pas le seul bien de la chose, & l'équité la plus exacte qui le dirigent ; si le despotisme y exerce le moins du monde sa tyrannie toujours destructive de tout bien ; si d'autres titres que le mérite, la capacité, disposent des places, appellent les récompenses, l'institution la plus solidement fondée, en apparence, devient bientôt inutile, & court rapidement à sa perte.

Le cours des accouchemens, qui est la partie de la chirurgie sur laquelle on a le plus de bons secours, doit suivre celui des autres opérations, & être fait avec le même soin ; & s'il est aussi destiné aux élèves en chirurgie, il faut nécessairement, sans entrer cependant dans tous les détails du cours de médecine-pratique, que le professeur expose le régime & la conduite
médicinale

médicinale des accouchées & des nouveaux-nés les premiers jours de leur vie. La réunion de toutes ces parties, (les institutions, les opérations & les accouchements,) est difficile, mais leur démembrement seroit fâcheux, & je crois qu'il faut l'éviter autant qu'il est possible. L'enseignement doit être la vocation des professeurs; & ce peut être quelquefois une vocation assez pénible; c'est aux Gouvernemens à faire qu'elle leur soit cependant agréable & avantageuse; c'est l'unique moyen de les déterminer à la remplir avec ce zèle qui seul fait fructifier l'instruction, & quelque chargée que paroisse cette chaire, je penserois si peu à séparer les opérations des instituts, que je croirois au contraire devoir ajouter une clinique de quelques lits, en hommes seulement, pour le professeur de chirurgie; ce qui seroit sûrement très-utile, parce que si le professeur de pratique admet des cas de chirurgie de toute espece, ou il faudra beaucoup multiplier le nombre de ses malades, ce qui,

comme on le verra, n'est pas trop possible, où il n'auroit pas de quoi recevoir une assez grande variété de cas médicaux; & cependant sans l'un ou l'autre de ces moyens, les étudiants quitteront l'université, sans avoir vû le traitement raisonné & éclairé d'aucun cas de chirurgie. Je croirois donc cette clinique très-utile; & le professeur de pratique ne seroit alors nécessité de recevoir de maladies de cette espece, que celles qui dépendent d'un vice interne, telles que la cachexie, le scorbut, la vérole, les écrouelles, les cancers, quelques maladies des os. Si cependant le professeur de chirurgie se trouvoit trop chargé par l'addition d'une clinique, on pourroit alors lui ôter les accouchemens, & en charger un autre professeur particulier qui, outre le cours ordinaire, seroit obligé d'en faire un hors de l'université pour les sages-femmes, qu'il seroit indécent de faire venir aux écoles publiques avec des centaines de jeunes gens, & auxquelles il est cependant si nécessaire de donner des instructions,

qu'il est bien étonnant qu'elles ne soyent pas encore plus généralement répandues.

On a d'excellens compends à suivre pour les opérations & pour les accouchemens; je ne connois point d'ouvrage aussi bien fait sur les institutions, quoique l'on ait d'excellens morceaux épars: la partie des playes est traitée supérieurement dans l'ouvrage de M. VAN-SWIETEN; celle des ulceres l'a été fort bien par M. BELL; & quant aux auteurs systématiques qui ont traité *ex professo* des institutions, je conseille aux professeurs en cette partie de ne point négliger les auteurs du seizieme siecle, parmi lesquels il y en a de très-bons. Je ne parle point d'un enseignement particulier pour les maladies des yeux, qui peuvent se réduire à un beaucoup moindre nombre qu'on ne le croit ordinairement; le compte de 243 publié par TAILOR, est un compte de charlatan. Quelques-unes appartiennent à la pratique proprement dite, j'en traitai avec beaucoup d'étendue dans le cours de pratique; & le

professeur d'opérations décrit celles qui sont nécessaires à leur traitement ; les principales, les plus difficiles & celles qui exigent une grande habitude de les faire, sont celles de la cataracte, de la fistule & de la scarification ; toutes les autres ne sont que des opérations ordinaires qui peuvent être faites par tous les chirurgiens un peu adroits. Si l'on examinoit la question, a-t-on bien fait de faire des maladies des yeux une branche à part, il est possible que le résultat de cette discussion fût que, loin d'avoir eu raison, on a eu tort. Il est aussi très-nécessaire de donner les principes de l'art du dentiste.

L'histoire de la médecine ne s'enseigne, si je ne me trompe, qu'en Allemagne, & il est difficile de comprendre comment on a pu si fort abandonner cette partie. Indépendamment de l'utilité réelle dont elle est, il me paroit honteux pour un sçavant, d'ignorer l'histoire de la science à laquelle il s'est voué : celle de la médecine est extrêmement intéressante par elle-même. Ainsi, l'établisse-

ment d'une chaire pour cela, ne doit pas être douteux. Il faut bien se garder d'entrer dans les détails de M. LE CLERC dans son magnifique ouvrage sur cette partie; mais il faut se borner à donner l'histoire des premiers pas de cette science, à indiquer ses accroissemens de période en période, à faire connoître les découvertes essentielles, à fixer les époques exactes, les principaux événemens de la vie, les principaux traits du caractère, & les meilleurs ouvrages de ceux qui se sont fait une réputation dans toutes les parties de la médecine ou de la chirurgie. Rien n'est si propre à inspirer le desir de se distinguer & à donner une vraie émulation, que les vies des hommes qui ont acquis une si grande célébrité; rien n'est si propre à faire sentir le prix de la conduite morale réunie à l'habileté, que les marques publiques d'estime & de considération dont on a honoré les médecins dont le caractère marchoit de pair avec les talens. On doit aussi indiquer les fondations des universi-

tés ; mais on doit entièrement omettre l'histoire de tous ceux dont les noms sont oubliés , de tous les ouvrages qu'on ne lit plus , de toutes les controverses qui n'ont servi à rien. Je renferme dans le même cours l'histoire de l'anatomie , de la médecine , de la chirurgie , & je suis persuadé que cinquante , ou tout au plus soixante leçons peuvent très-bien y suffire ; je crois même que l'on devroit régler que le cours se finiroit dans soixante , & seroit complet , puisque sans une règle à cet égard , on pourroit le prolonger à l'infini , & dans plusieurs années , n'en faire qu'une très-petite partie , ce qui deviendroit également fastidieux & inutile. Mais il faut faire marcher à part celle de la botanique , qui n'est point aussi liée avec les autres sciences , qu'elles le sont ensemble ; & comme elle seroit peut-être mieux faite , si elle l'étoit par un botaniste , si le professeur d'histoire ne l'est point , on pourroit la laisser à celui de botanique qui en seroit le sujet de six ou sept leçons , en ouvrant

son cours. A Vienne, l'histoire de la médecine ne fait pas un enseignement à part ; chaque professeur doit commencer ses leçons par l'histoire littéraire de la partie qu'il enseigne ; mais cette méthode doit nécessairement occasionner des répétitions très-nombreuses & des omissions très-essentielles. Ainsi, je crois qu'il vaut beaucoup mieux en faire un cours séparé que de la morceler ; & il est bien plus agréable pour les jeunes gens de l'avoir en corps de doctrine que par fragmens, en guise de préface, à tous leurs traités.

Un objet essentiel du professeur d'histoire de la médecine, c'est de comparer l'état de cette science dans ses principales époques, de montrer la gradation de ses progrès, & de faire voir la différence immense qu'il y a entre ce qu'est l'art de guérir actuellement, & ce qu'il étoit du tems d'HIPPOCRATES ; il y a peut-être autant de différence entre la physiologie actuelle & celle d'HIPPOCRATES, qu'entre la physique la plus moderne & celle d'ARISTOTE ; & la

différence dans la pratique est plus grande encore ; elle avoit fait des progrès considérables entre SYDENHAM & BOERHAAVE, elle en a fait de très-sensibles depuis ce dernier. Mais c'est, sans doute, les seuls médecins instruits qui peuvent les apprécier, & il faut bien se garder de juger de ses progrès par les succès seuls, comme on juge d'autres sciences physiques par les résultats des expériences ; il n'y a point de fin à faire de nouvelles expériences, & à découvrir de nouvelles vérités ; mais, quand il s'agit d'agir, on est nécessairement borné ; on ne guérira jamais toutes les maladies ; il faudroit pour cela avoir, dans plusieurs cas, le pouvoir d'annihiler & de récréer : dire que l'on ne guérit pas mieux que du tems d'HIPPOCRATES, est une erreur qu'on est surpris de voir échapper à des hommes dont la supériorité du génie & l'étendue des connoissances auroient dû les préserver ; & juger de la médecine par les succès des neuf dixièmes des médecins, c'est encore la juger iniquement. Si son

étude est la plus belle que l'on puisse faire, elle est aussi une des plus difficiles; & comme son exercice est une vocation lucrative, elle éprouve ce qui arrive dans les autres états, on l'exerce avant que de l'avoir apprise, & on l'exerce mal; d'ailleurs, dans trop d'endroits encore, on l'enseigne mal, dans très-peu, aussi bien qu'il seroit à souhaiter. Enfin, il y a une considération bien essentielle à faire, quand on veut la juger, c'est que l'on ne peut point juger de la certitude de ses principes par la réussite, parce que le plus souvent elle est troublée par des circonstances étrangères. Quand un physicien, d'après les principes connus, a imaginé une expérience nouvelle, il peut prédire, à coup sûr, l'effet, parce que tout s'arrange précisément à sa volonté. Mais le médecin, en ordonnant un remède d'après l'état bien démontré du malade, & la vertu également certaine du remède (e), a à

(e) Vouloir douter qu'il y ait des vertus bien démontrées dans un grand nombre de remèdes, c'est vouloir douter de toutes les observations

craindre une quantité d'événemens qu'il ne tient point dans sa main ; le remède est peut-être mal préparé, il n'est pris qu'en partie , il est administré irrégulièrement ; le malade suit un mauvais régime ; au moment où des remèdes anti-spasmodiques ont fait cesser des convulsions , une émotion qu'on cache au médecin les rappelle ; quand il combat la jaunisse par les remèdes les plus efficaces, un chagrin que tout le monde ignore l'augmente : quand il a abattu une fièvre inflammatoire par la saignée & le nitre, la garde-malade effrayée de la foiblesse salutaire dans laquelle le malade

physiques ; & quand le tartre émétique a fait vomir , le jalap purgé , le mercure fait saliver , le nitre fait uriner , le kermès fait suer, le fer ou le kina fortifié, l'opium assoupi cent fois de suite, dans des cas où on les avoit employé pour en obtenir ces effets ; croire qu'on ne peut point assurer ces vertus, puisque ces effets peuvent avoir été produits accidentellement dans le tems de l'expérience, c'est dire que les faits prouvent peu , & qu'il n'y a de démontré que les vérités mathématiques.

tombe , rallume la fièvre par du vin d'Espagne. Si le vrai génie consiste à saisir les rapports des choses , l'homme qui en est doué , sur-tout s'il est physicien , doit-il juger la médecine d'après PETRARQUE , ou d'après tous ceux qui , depuis le milieu du quatorzième siècle , jusques à la fin de l'année dernière , se sont fait les colporteurs de ses sarcasmes ?

Il y a une partie essentielle dont je n'ai point parlé , & qui doit cependant être enseignée , c'est le prognostic en général : cette partie est assurément très-importante , mais il me paroît qu'elle appartient proprement à la pratique ; ou je dirai plus en détail , ce que je crois qu'il y a à faire à cet égard. C'est cette dernière partie , celle à laquelle toutes les autres servent d'introduction , dont je dois parler actuellement , & j'en parlerai avec plus d'étendue que de toutes les autres : elle est proprement ma partie , c'est celle dont je me suis occupé toute ma vie ; & lors que je fus appelé à une chaire de pratique & à

la direction d'un hôpital clinique, je réfléchis avec la plus grande attention à la meilleure méthode de remplir ces deux postes; & l'événement m'ayant prouvé, j'ose le dire, que ma méthode avoit eu quelques succès, je ne craindrai pas d'exposer ici le plan que je m'étois fait, & pour les leçons & pour l'hôpital. Je développai celui-ci dans ma leçon inaugurale en Novembre 1781, & j'eus le plaisir de le voir approuvé par mes collègues, & par plusieurs médecins très-éclairés de Milan & de Pavie, qui s'y trouvoient; mais il n'a jamais été rempli aussi complètement que je l'aurois désiré; la première année, parce que les cliniques étoient si petites & d'une construction si vicieuse, que je n'y arrêtois les étudiants que le tems nécessaire pour examiner attentivement les malades, juger de leur état & prescrire ce qui leur étoit nécessaire; la seconde année, parce que, quoique les cliniques eussent été transportées dans des chambres plus spacieuses & assez aérées, leur contiguïté avec la grande salle, y occa-

tionnoit un bruit trop incommode pour que l'instruction pût être telle que je l'aurois désiré, & qu'elle le feroit devenue dans les nouvelles cliniques où tout auroit concouru à la favoriser. Mais je reparlerai de ce plan ensuite, je passe actuellement à celui des leçons.

Avant que de commencer la tractation des maladies, je crus devoir la faire précéder par une introduction à la pratique clinique, un traité du prognostic en général, & un traité du régime dans les maladies aiguës; & comme l'introduction à la pratique clinique de M. BOERHAAVE, que ce grand homme avoit fait pour l'ouverture des leçons dans l'hôpital de Leyde, est excellente; je crus ne pouvoir mieux faire que de la lire avec de très-légers changemens, & quand j'aurois enseigné la pratique pendant longues années, je n'en aurois sûrement jamais composé d'autre. Je fis la même chose pour le prognostic; je lus une très-bonne dissertation de VATER à laquelle je joignis quelques addi-

tions, avec lesquelles je l'ai fait réimprimer, avant que de quitter Pavie. Si j'y étois resté, sans renoncer à cette dissertation pour texte, j'en aurois un peu changé l'ordre, & je lui aurois donné au moins le double d'étendue pour en faire la matière de quatre ou cinq leçons. On pourroit aussi employer à cet usage le troisième livre des observations de LOMMIUS.

Le traité *de victu acutorum* remplit deux grandes leçons; & je crois que l'on doit toutes les années commencer par ces trois lectures, puisque toutes les années il y a une nouvelle volée qui n'a point encore assisté aux leçons, ni à l'hôpital; à moins que pour gagner du tems, on ne fit imprimer ces trois traités sur lesquels on interrogeroit les nouveaux venus dans une ou deux leçons préliminaires, pour s'assurer qu'ils se les sont rendus familiers; parce qu'il n'est pas douteux que ceux à qui ils le sont, profitent bien davantage, & aux leçons & à l'hôpital. La seconde année, je ne relus pas l'introduction à la pratique, parce que

j'appris qu'elle se trouvoit entre les mains de presque tous les étudiants ; mais en échange, je consacrai une leçon à rappeler les sujets, & à présenter une analyse bien courte, comme on peut penser, de toutes les leçons de l'année précédente. Quant à l'ordre des matières sur lequel je crois que l'on peut varier beaucoup, sans que ces différences aient une grande influence, voici celui que j'ai suivi : 1°. J'exposai d'abord les maladies de la fibre ; 2°. l'inflammation & toutes ses suites ; je traitai des cancers avec plus d'étendue, je crois, & de détails, qu'on ne l'a fait encore ; & en traitant du scirrhe, je traitai aussi des obstructions en général, parce que, comme on en voit beaucoup dans les cliniques, il me parut important d'en parler dès les commencemens des leçons, afin qu'on en fâit mieux le traitement ; 3°. la fièvre en général & toutes les fièvres en particulier, que je réduis aux inflammatoires, putrides & intermittentes. Je cherchai sur-tout à prouver que cette multitude de

fièvres que l'on a créé, n'existe réellement pas, & qu'un grand nombre, sous des noms différens, sont absolument les mêmes, ce qui porte dans cette matière une clarté & une simplicité, que la longueur & l'obscurité de la nomenclature avoient fait disparoître. Après avoir traité de la fièvre inflammatoire, je traitai de la coction, des crises, des métastases, des rechûtes, de la convalescence, de la génération de la mort; 4°. les maux de nerfs; mais je ne traitai que de la mobilité, de l'apoplexie, des maladies soporeuses, de la paralysie, des spasmes, des convulsions, chapitre dans lequel celles des enfans sont traitées très-au long, & de la rage: 5°. les maladies des différens visceres; je commençai celles de la tête par la pléthore & les hémorrhagies en général; les catharres, les maladies des yeux & des oreilles, l'esquinancie prise dans son sens le plus étendu, &c. Mais manquant de tems, parce que des circonstances particulières m'en avoient pris beaucoup, cette
partie

partie ne fut pas finie : des maladies de la poitrine , je ne traitai que de l'étiſie ; & de toutes celles du bas-ventre , je ne traitai que des douleurs d'eſtomac. La cinquieme partie comprend la cacochymie , les maux vénériens , les écrouelles , les maladies de la peau , celles des os , le rhumatifme , la goutte : la ſixieme traite des maladies épidémiques en général , de la petite-vérole , de la rougeole & de la fièvre écarlatine : enfin , dans la ſeptieme , je renferme les maladies des enfans , des vieillards , celles des différens états , des différens pays , & celles des femmes.

Je ne dictois rien , je l'ai déjà dit , je liſois une heure au moins , quelquefois ſoixante & dix minutes : toutes mes leçons étoient une traçtation de la matiere dans laquelle je tâchois de réunir tout ce qui pouvoit faire reconnoître la maladie , en diſtinguer les différentes cauſes , en apprécier le danger & en fixer le traitement pour les différentes eſpeces.

Je fais que les trois quarts des médecins

ont très-peu de livres, qu'un plus grand nombre lit très-peu; j'aurois voulu qu'il fût possible d'enseigner sur chaque maladie, tout ce qu'il est nécessaire d'en favoir. Je ne suivois point pour tous les chapitres cet ordre uniforme de définition, causes, symptômes, diagnostic, prognostic, indications, remedes. Si l'on veut traiter pleinement toutes les matieres, on ne peut pas toutes les assujettir au même ordre; mais sous des ordres différens, & souvent sans divisions indiquées, tous ces articles se retrouvoient; je donnois toujours une définition aussi exacte, & une description aussi complete qu'il m'étoit possible, du mal; je commençois par une description générale; mais comme aucune des maladies particulieres ne ressemble à ces descriptions générales, je joignois l'histoire des variétés les plus fréquentes, & j'indiquois les symptômes extraordinaires & les cas rares; je décrivois avec le plus grand soin les especes qui demandent des variétés de traitement; j'indiquois les causes

prédisposantes & accidentelles ; & après avoir établi la cause prochaine , j'en déduisois le prognostic & les indications , & je donnois les moyens que je jugeois les plus propres à les remplir , en indiquant leur régie dans les différens cas.

Un jeune médecin qui n'a lu qu'une description générale de la maladie & l'indication générale des secours , est bien embarrassé , lors même qu'il la reconnoît , de la traiter ; il m'a paru qu'il falloit lui présenter la maladie sous autant de ses variétés qu'il est possible , & le conduire par la main dans l'administration des secours pour les différens cas. Nulle part je n'ai donné mes observations & mes opinions seules ; partout je me suis servi des observations & des opinions des meilleurs médecins , de ceux qui ont le mieux traité la matiere ; & je les ai toujours indiqué ; mais je ne les ai pas cité seulement , quand ils m'ont paru avoir raison , quand j'étois du même avis qu'eux ; j'ai cru qu'il étoit de la plus grande importance qu'un professeur indi-

quât aux jeunes gens tout ce qu'il croit erreur, non pas dans les mauvais auteurs, dont les erreurs sont sans conséquence, mais dans les meilleurs, dans ceux dont l'autorité est la plus respectable; & quels sont ceux de cet ordre qui n'ont pas leurs erreurs? Ce sont les seules qui soient dangereuses, parce qu'ils jouissent d'une grande confiance; ce sont par là même, les seules qu'il soit important d'indiquer: si on ne les indiquoit pas, il arriveroit, quand les jeunes gens viendroient à les lire, ou qu'ils les adopteroient par préférence à la doctrine de leur maître, ou que ces différences d'opinions leur feroient jeter des soupçons d'incertitude sur les principes de la médecine. J'ai cru devoir prévenir ces dangers; & ces auteurs que je louois tous les jours, je n'ai pas craint d'en dire, *ici ils se sont trompés*, & d'indiquer en quoi, & pourquoi; mais je l'ai toujours fait de façon à ne pas les blesser, quand ils auroient été présents; mon respect se voyoit mieux dans ma critique que

dans mes éloges. M. DE HAEN qui est un de ceux que j'ai le plus loué & le moins critiqué, quoiqu'assurément dans plus d'un endroit, il ne fût pas à l'abri de la critique la plus juste, & que l'on puisse même trouver dans son ouvrage des cas de traitemens absolument erronés, & erronés moins par la difficulté des cas, que parce qu'il les observoit avec des yeux offusqués par la lunette d'un système; M. DE HAEN, dis-je, a écrit à propos d'un de mes ouvrages. " Je vois bien qu'il se

„ forme une ligue sourde contre HIPPO-
 „ CRATES, SYDENHAM, BOERHAAVE, &c.
 „ dont on veut affoiblir l'autorité". J'ignore qui en sont les fauteurs, si tant est qu'elle existât ailleurs que dans son imagination; je déclare que je la mépriserois, & que personne ne respecte plus que moi ces hommes célèbres; mais je suis fort éloigné de croire qu'ils n'ont jamais erré, & de penser que l'on ne doit pas oser relever leurs erreurs. Penser ainsi, ce seroit retomber dans l'idolâtrie fervile & si funeste aux

sciences, des Aristotéliens; & elle seroit encore plus funeste en médecine qu'en physique. HIPPOCRATES digne de tant d'hommages, renferme un grand nombre d'erreurs en tout genre. En louant très-souvent, & à très-juste titre, M. VAN-SWIETEN, j'ai dû faire remarquer souvent que son respect pour la mémoire de son maître, lui avoit fait adopter, & répandre par là même, plusieurs de ses erreurs de théorie; & j'ai vû un professeur en physiologie très-éclairé, & trop éclairé pour se soumettre à cet ordre, à qui il avoit défendu d'enseigner quoi que ce soit, même dans cette science, qui ne fût pas conforme à la doctrine de M. BOERHAAVE. Ce dernier, SYDENHAM lui-même, ont erré. On a vu plus haut que M. STORK n'a pas ordonné cette fervilité en publiant les instituts, qu'il l'a même défendue; elle étoit chez M. VAN-SWIETEN une erreur du cœur plus que de l'esprit; on ne veut pas à trouver à reprendre chez les personnes qu'on aime, & son tendre attachement

pour son maître , ne lui permettoit pas de foubçonner qu'il pût s'être trompé. Je me fuis défendu de cette foumiffion abfolue aux ordres du précepteur le plus refpectable : *le maître l'a dit* , eft une expreffion funefte aux fciences ; j'ai combattu très-fouvent les opinions de M. BOISSIER DE SAUVAGES , pour lequel j'étois non-feulement rempli de refpect , mais auquel j'étois attaché comme un fils à fon pere , parce qu'il en avoit eu les bontés pour moi. Indiquer les erreurs de ces excellens hommes , qui tous étoient remplis de l'amour du bien public , c'eft entrer dans leurs vues , c'eft faire ce qu'ils auroient fait eux-mêmes , puisqu'on voit dans la fucceffion de leurs ouvrages , qu'ils corrigent une année les erreurs de l'année précédente. Ce n'eft point fe croire fupérieur à eux , à Dieu ne plaife ! Eh ! qui oferait fe croire égal à BOERHAAVE , ou obfervateur , comme SYDENHAM ? C'eft profiter des lumieres que la fucceffion des années , amene néceffairement , & qu'ils

n'ont pas pu connoître ; ainsi , loin de m'en faire un scrupule , je m'en suis fait un devoir.

J'ai joint à chaque chapitre des observations particulieres , ou des autres ou des miennes , plus souvent des premieres , parce que quand il s'agit de présenter des observations utiles , un médecin , quelque nombreuse pratique qu'il puisse avoir , en trouvera plus sûrement dans le magasin général que dans le sien propre. J'ai toujours présenté ce que les ouvertures des cadavres peuvent donner de lumieres sur les causes de la maladie : quand il y a eu des questions importantes controversées , je les ai examinées aussi nettement qu'il m'a été possible , & j'ai tâché d'indiquer les raisons qui pouvoient fonder une décision. On comprend que ne voulant donner qu'une pratique éclairée , voulant présenter une idée nette de la cause , des symptômes , des indications , de l'effet des remèdes ; j'ai dû très-souvent rappeler les principes physiologiques , pathologiques , thérapeutiques ; & cela est inévitable : ce n'est

point des excursions sur les autres sciences , c'est l'application des matériaux que les autres sciences ont préparé pour la pratique ; mais en les rappelant , je me suis permis aussi d'avoir mon opinion , & dans toutes les parties , j'ai eu pour maxime *nullius in verba* ; par-tout aussi j'ai tâché d'indiquer , comme le désire M. STORK , ce que l'on doit regarder comme certain , comme probable , comme douteux , comme obscur ; j'ai cherché à être très-clair & à ne rien omettre de nécessaire , autant au moins que mes connoissances sur cette matiere me le permettent , & j'ai tâché de ne rien dire d'inutile ; quelquefois seulement dans quelques endroits réellement difficiles , si je m'appercevois , & un professeur attentif ne peut pas ne pas s'en appercevoir d'abord ; si je m'appercevois , dis-je , qu'une partie de l'auditoire ne faisoit pas aisément , non-seulement je me répétois , mais je me paraphrasois , & je faisois tant d'efforts , que j'ose croire qu'il n'y a pas eu un seul endroit qui soit resté

obscur , même pour les plus médiocres : mais , quand il y a de vrais imbécilles , & où ne s'en trouve-t-il pas ? on ne doit pas perdre le tems précieux des autres en vains efforts , pour leur faire comprendre des matieres qui , quelques simplifiées qu'elles soient , passent leur intelligence. Pour mieux inculquer chaque matiere , je commençois chaque leçon , par consacrer quelques minutes , comme je l'ai dit , à rappeler les points principaux de la leçon précédente , & quelquefois à insister un peu sur le plus essentiel : outre cela , quand une matiere étoit finie , je la repassois en interrogeant ; & j'ai eu lieu de croire , soit par le plaisir que cela faisoit à l'auditoire , soit par ce que j'en observai moi-même , que ces interrogations sont extrêmement utiles , & plus utiles même que je ne l'avois d'abord prévu. Premièrement , leur attente force les jeunes gens au travail ; en second lieu , leurs réponses donnent occasion au professeur de développer bien des idées , d'amener beaucoup de vérités , de faire beaucoup d'obser-

vations utiles , qui, fans cela, ne feroient jamais venues dans les cours. J'ofe dire que cette méthode eft sûre, qu'elle donne de l'instruction à tous ceux qui font capables d'en recevoir; & comme elle n'eft point trop féche, parce que l'on peut y amener quelques circonftances historiques, relatives ou à la maladie, ou aux remedes, ou aux auteurs qui en ont traité, j'ai vu qu'elle n'a jamais fatigué, quoique mes cahiers foyent ordinairement auffi étendus, que fi je n'avois eu pour objet qu'un traité complet fur une maladie particuliere; mais on comprend auffi par là qu'elle eft longue, & en comparant la partie de mon cours que j'ai lue avec celle qui ne l'a pas été, je vois qu'il faut compter près de quatre cent leçons de plus d'une heure. Cela pourroit fe faire en deux ans dans les univerfités où tout le tems s'employe, & où le nombre des leçons eft confidérable. Là où le calendrier en indique un nombre moins confidérable, & où elles ref- tent toujours au-deffous du nombre indi-

qué, il faudroit quelques années; & il en faudroit dix là où l'on n'en fait que quarante. Il me reste à dire quelque chose de l'ordre des études.

Quant à l'ordre des études, c'est-à-dire quant au tems dans lequel on doit étudier les différentes parties de la médecine, il n'est pas douteux que les premières années, on doit étudier l'anatomie, la chymie & la botanique, qui doit être le dernier cours de toutes les années; les vacances d'été doivent se prendre, quand il est terminé; mais, comme on n'est pas toujours le maître de le finir quand on veut, parce que le commencement dépend des saisons, on peut le continuer encore pendant les examens, quoique tous les autres soient finis; & il est impossible, quoiqu'un cours ne doive point empiéter sur un autre, que l'on n'acquiere pas déjà, en faisant ces trois premiers, quelques idées de physiologie, de chirurgie, de matière médicale.

Ces trois parties doivent être, avec la pathologie & la thérapeutique, l'objet prin-

cipal des études de la seconde année. Mais comme dans le plan que j'ai proposé, la physiologie & la pathologie ne font qu'un cours, la matiere médicale & la thérapeutique un autre, on voit que dans le fond, ce n'est que trois cours; & ces trois cours ne doivent pas empêcher d'assister encore à ceux d'anatomie, de chymie & de botanique; mais, sans faire une étude particulière de ces sciences, comme la première année; & l'on voit par là même que les cours d'anatomie, de chymie, de botanique, de physiologie & de thérapeutique doivent se faire à des heures différentes; je dirois même celui de botanique, mais comme il est très-possible qu'il ne commence que quand celui d'anatomie est fini, il peut le remplacer, & pour cela, on les placeroit à la première heure du matin l'un & l'autre. Il ne peut pas y avoir des heures distinctes pour tous les cours, mais il n'y a point d'inconvénient que l'hôpital, les leçons de pratique, la médecine civile, celle du barreau, l'histoire de la médecine se fassent

aux mêmes heures que l'anatomie, la chymie, la botanique ou la chirurgie. La troisieme année on étudiera l'histoire de la médecine, l'hygiène & la médecine civile, la médecine du barreau, la pratique, & on suivra l'hôpital.

La quatrieme année, c'est la pratique & l'hôpital qui doivent occuper uniquement : ce sont les seules leçons que les étudiants doivent être astreints à suivre ; s'ils suivent d'autres cours, c'est de leur propre mouvement, & dans la vue ou d'acquérir encore dans les parties sur lesquelles ils se sentent moins forts, ou de se perfectionner dans celles auxquelles ils sont portés par goût. Il est très-ordinaire de voir dans les universités les meilleurs sujets se livrer de préférence à l'anatomie, ou à la chymie, ou à la botanique, ou à la chirurgie : & l'on observe alors évidemment que la passion multiplie les heures dans toutes les circonstances possibles ; ils en trouvent toujours pour leur étude favorite, sans faire tort aux études essentielles. A

l'aide de cet ordre, & en supposant près de deux cent leçons par an, je suis persuadé qu'un jeune homme peut remporter une provision de connoissances, infiniment plus considérable que celles qu'ils ont ordinairement, & se trouvera à même, moyennant qu'il veuille aller avec beaucoup de circonspection & de lenteur dans les commencemens, d'être d'abord utile, & de le devenir infiniment dans la suite.

A Vienne, le cours des études de médecine est de cinq ans, & l'on donne la première année toute entière à l'anatomie, la botanique, la chymie; la seconde, à ces mêmes parties, & à la physiologie; la troisième, à la physiologie, à la pathologie & à la matière médicale; la quatrième, à la pathologie, à la matière médicale & à la pratique; la cinquième, à la pratique & à repasser différens collèges. Cet arrangement est sûrement très-utile; mais cinq ans sont peut-être un long terme pour bien des jeunes gens; & je suis porté à croire que pour les sujets qui ne perdent pas leur tems, quatre ans

peuvent suffire ; pour ceux qui le perdent, dix font comme un, & le tems le plus long est inutile, pour qui ne fait pas l'employer : cependant, je ne disconviens pas qu'il n'y eut de l'avantage à avoir un an de plus ; en ce cas, j'emploierois la premiere entierement, comme je l'ai dit ; la seconde, dans mon plan, réuniroit à ces mêmes parties, la physiologie & la pathologie, avec les institutions de chirurgie ; la répartition des autres parties se feroit aisément dans la troisieme année ; mais les deux dernieres seroient presqu'entierement pour la pratique. Il y a des universités où l'on n'est que trois ans, où beaucoup de parties ne s'enseignent point, & où il n'y a point d'hôpital clinique ; le terme est bien court ; cependant on peut en l'employant, & sur-tout en le bien distribuant, en tirer parti ; mais on comprend qu'il est impossible d'en tirer le même parti, que d'une université où l'on auroit suivi le plan beaucoup plus complet que je propose, & qui, vraisemblablement ne fera jamais,

mais exécuté, quoi qu'assurément l'exécution en soit très-possible : ce n'est ni la *république* de PLATON, ni celle de *Thomas MORUS*, elle n'exige ni beaucoup d'hommes, ni des frais immenses : & les hommes capables, quant aux talens & aux connoissances, se trouveroient sans doute ; mais ce n'est pas tout que d'avoir des hommes capables, il faut avoir des hommes voulans, & les uns sont infiniment plus rares que les autres ; c'est le manque de ces derniers qui fait tout échouer. Les Souverains ont beau dire, je veux que ceux à qui je confie des places s'en occupent, & employent leurs soins à faire réussir les affaires dont ils sont chargés ; les arrêts sont inutiles, les moyens coactifs dangereux, & les Gouvernemens se trompent, quand ils croient pouvoir forcer les actions ; mais il y a des moyens pour diriger les volontés, & quand on y est parvenu, les succès sont sûrs.

J'ai indiqué les objets sur lesquels on doit donner des leçons, mais les leçons ne servent à l'enseignement qu'autant qu'elles

font écoutées, faïfies, retenues; & la pente naturelle des jeunes gens aux plaisirs & à la diffipation, fait que l'on peut toujours craindre, pour le plus grand nombre, qu'elles ne foient négligées, & l'instruction perdue, si l'on ne trouve pas le moyen de les forcer, en quelque façon, à tirer parti des secours qu'on leur offre. C'est dans cette vue que l'on interroge, & c'est dans cette vue que font établis les examens. Avant que de leur donner des actes de capacité qui fondent la confiance du public, les instituteurs des universités ont voulu que les jeunes gens donnassent des preuves de cette capacité, en répondant à toutes les questions qu'on doit leur faire sur toutes les parties sur lesquelles ils doivent être instruits. Malheureusement on attache dans beaucoup d'endroits si peu d'importance aux examens, qu'ils ne sont qu'une vaine cérémonie à laquelle il faut s'astreindre, mais qui ne prouve rien : que les jeunes gens s'en tirent bien ou mal, ils seront également déclarés capables; mais comme je

J'ai dit, en médecine c'est exactement donner des brevets d'homicide. Aussi, cet objet me paroît mériter la plus grande attention ; & la première loi d'une université devroit être une grande sévérité dans les examens, & dans les examens de médecine sur-tout. Cette science est de tous les états, sans doute, celui dans lequel l'ignorance est la plus dangereuse : conférer mal à propos le droit de l'exercer, c'est se rendre responsable de tout le mal qu'un ignorant peut faire ; & ce n'est que par la rigidité des épreuves que l'on peut y parer. La façon dont elles se font dans beaucoup d'endroits, est très-insuffisante ; on ne fait d'épreuves qu'à la fin du terme des études, & alors il n'y a, pour ainsi dire, plus de moyens de réparer le tems perdu. Un jeune homme qui ne fait rien, lit rapidement quelque tems à l'avance les cahiers, s'il y en a ; quelques compends, s'il n'y a point de cahiers ; se fait exercer, par un répétiteur, sur les principales matières ; il apprend quelques définitions, quelques phrases, fait

arriver des lettres de recommandation, & se présente aux examens, avec la certitude, il est vrai, de les mal faire; plusieurs ne s'en cachent pas; mais avec la confiance d'être admis comme tant d'autres qui n'ont pas mieux fait que lui, & malheureusement l'événement justifie cette confiance. On le reçoit, dit-on, par pitié, il a perdu sa jeunesse, que feroit-il? & pour qu'il n'ait pas perdu sa jeunesse, on lui dit: va, je te donne le droit de dévaster ta patrie, & de perdre tes concitoyens: pour d'autres, on a d'autres prétextes. Pour prévenir celui de cette jeunesse perdue, pour forcer les jeunes gens au travail dès les premiers momens, il faut, après avoir commencé par n'admettre que ceux chez qui les examens préliminaires dont j'ai parlé plus haut, ont démontré une vraie aptitude; il faut, dis-je, que les examens se fassent toutes les années, & se fassent avec sévérité sur les parties que l'on doit avoir étudié cette année; que les professeurs de ces parties l'interrogent au moins

chacun une demi-heure & sur différens articles, que tous les autres l'interrogent aussi, puis qu'enfin étant tous médecins, aucune partie ne doit leur être étrangere ; mais moins long-tems.

Si cet examen ne va pas bien, cette année est déclarée perdue : ce n'est pas une bien grande perte, on peut, sans être ému de pitié, porter cet arrêt, & obliger le jeune homme à suivre de nouveau les mêmes cours, sans en entendre d'autres ; il subira les mêmes examens l'année suivante, & s'il les fait mal encore, il est exclus de l'université pour toujours, puisqu'il est bien démontré qu'il n'a ou aucun talent, ou aucune application & aucune crainte de la honte, c'est-à-dire qu'il ne fera jamais bon à rien, ou aucun goût pour cette vocation ; & dans ce dernier cas, on lui rend service, en l'en excluant, puisqu'il est encore à tems d'en embrasser un autre. Si les examens sont bien allés la première année, on les fait passer à d'autres études ; à la fin de la seconde, on fait d'autres

examens, il est à présumer qu'ils iront bien; mais s'ils alloient mal, on procédroit comme la première année; il en feroit de même à la troisième; enfin, la quatrième année, l'examen qui feroit l'examen final & décisif, (je suppose ici le terme des études de quatre ans,) mais dont le succès ne feroit presque pas douteux, si les trois premiers avoient été bons; l'examen, dis je, feroit encore plus long, on pourroit même en faire deux. Ici chaque professeur interrogeroit sur sa partie, & le professeur de pratique interrogeroit au moins une heure sur la sienne. Cette répétition d'un examen sur toutes les parties, est nécessaire, pour qu'un jeune homme ne les néglige pas; & quand il les a bien étudiées, quand les examens des premières années ont été bien faits, repasser toutes ces parties sur la fin de ses études, lui coûte bien peu: s'il s'est fait des extraits des leçons, les relire lui suffit; d'autant plus que comme je l'ai dit, l'étude de la pratique rappelle néces-

fairement toutes les études précédentes.

Les professeurs doivent faire rouler leurs examens principalement sur les connoissances de nécessité; il y en a d'une utilité moins pressante, qui ne doivent être mises qu'en second; il y en a qui ne sont presque que d'ornemens, qui ne doivent entrer dans les examens que pour les sujets distingués, à qui l'on ménage cette occasion de briller; c'est une récompense de leur supériorité qui les flatte, & qui ne peut point affliger les autres; il y a même des parties sur lesquelles on doit être moins sévère que sur d'autres; telles sont la médecine civile, & sur-tout l'histoire de la médecine. On peut être praticien fort utile, sans savoir sur quel pied on doit calculer l'étendue d'un cimetiére, & combien de pieds cubes d'air un homme gâte dans une heure, ou sans avoir discuté, si *Archiatre* signifie médecin du prince, ou prince des médecins. On trouve quelquefois des sujets très-sensés, qui ont beaucoup de justesse, qui peuvent devenir

d'excellens observateurs , & par là même de fort bons médecins , mais qui n'ayant ni une curiosité fort active , ni une extrême facilité , ni beaucoup de mémoire , se bornent à l'utile généralement utile ; & il y a des parties qui n'ont qu'une utilité , ou de lieu ou de circonstances rares : il faudroit bien se garder de les rebuter ; ce sont des hommes précieux.

On se récriera peut-être sur la longueur de ces examens. Quand les faire ? Combien ne dureront-ils pas ? Je crois qu'ils doivent tous se faire avant les vacances d'été ; on leur consacrerait une quinzaine de jours , soir & matin , après la cessation des leçons ; on commenceroit par ceux de première , seconde , troisième année : les étudiants qui doivent prendre le grade , se trouveroient les derniers , & auroient , pendant les autres examens , un tems qui leur serviroit à repasser beaucoup de choses. Ce seroit une corvée sans doute pour les professeurs ; mais je ne connois point de vocation qui n'ait ses corvées , & dont on

puisse remplir tous les devoirs, sans en éprouver quelques-unes. Par la même raison, par laquelle j'ai dit au commencement que l'on ne devoit pas être admis à faire ses études dans sa ville natale, je ne veux pas que l'obtention des grades soit gratuite, mais je voudrois que les frais en fussent appliqués ou à quelque maison de charité, ou aux frais même de l'université, mais qu'il n'en revint absolument rien aux professeurs, puisqu'il n'est pas naturel qu'il leur en coûte, pour remplir leurs devoirs avec la plus grande intégrité, & qu'après avoir enseigné avec le plus grand soin, ils soient privés d'une partie de leurs appointemens, s'il se trouve beaucoup de jeunes gens qui en aient assez peu profité pour être éconduits : on les exclut pour le bien public, c'est aux bourses publiques à en faire les frais. Mr. SMITH, c'est-à-dire l'homme qui a jamais le mieux connu la marche de l'esprit & du cœur humain, a établi sur des raisons & par des faits, que pensionner les

professeurs, & rendre par là même leur fortune indépendante de leurs talens & de leur application, avoit été funeste à l'instruction, (f) & je sens combien souvent cela est vrai; mais je n'ai point eu pour but d'examiner, s'il convient de conserver les instructions publiques, mais seulement de rechercher sur quel plan une instruction publique de médecine doit être dirigée, pour faire le plus de bien possible, & je crois qu'elle peut être amenée à en faire beaucoup; mais il ne faut point qu'elle soit contrequarrée par la régie de sa police, ce qui est très-aisé, comme l'a encore très-bien observé le même M. SMITH.

„ Si l'autorité, dit-il, réside dans l'univer-
 „ versité même, l'indulgence des mem-
 „ bres les uns pour les autres peut tout
 „ perdre, & il cite l'exemple de l'univer-
 „ sité d'Oxford, où *la plupart des profes-*
 „ *seurs ont abandonné absolument depuis*

(f) *Recherches sur la nature & les causes de la richesse des nations, Liv. V. Ch. I. Art. 2. T. V. p. 258.*

„ plusieurs années , jusques à l'apparence
„ d'enseigner. Si l'université est sous une
„ juridiction étrangere, il est à craindre
„ qu'une pareille juridiction ne soit exer-
„ cée par l'ignorance & le caprice. De sa
„ nature, elle est arbitraire & à discrétion,
„ & les personnes qui en sont revêtues,
„ n'assistent jamais aux leçons, & n'en-
„ tendant peut-être rien aux matieres qui
„ en sont le sujet, il est rare qu'elles in-
„ terposent leur autorité avec jugement.
„ Souvent même l'ivresse de la supériorité
„ leur inspire tant de morgue & d'insolence,
„ qu'elles ne s'embarrassent nullement de
„ quelle maniere elles la feront sentir, pourvu
„ qu'on la sente, & qu'elles ne se feront aucun
„ scrupule de censurer ou de déposer à tort & à
„ travers. Cette juridiction humiliante dégrade
„ nécessairement celui qui s'y trouve assujetti,
„ & au lieu d'une personne des plus respectables
„ de la société qu'il devoit être, elle l'en rend
„ une des plus viles. Pour rendre les examens plus utiles,

c'est en public que l'on doit les faire, comme ils se font presque par-tout : les faire en particulier, est assurément un mal vû ; & non-seulement si l'on veut les rendre véritablement utiles, il faut les faire en public, mais il faut y joindre un jugement public, moyen le plus propre à animer l'émulation qui est le ressort le plus puissant de tous les succès. J'en ai vû des effets si marqués à Geneve, qui est peut-être l'endroit du monde où les études se faisoient avec le plus de succès, que je ne puis avoir aucun doute sur ses heureuses influences ; qu'il me soit permis d'en parler avec quelques détails. Après l'examen, le candidat & tous les auditeurs sortoient ; l'académie délibéroit & sur l'examen, & sur ce que les professeurs dont le jeune homme avoit dû fréquenter les leçons, rapportoient de ses mœurs, de son assiduité, de son application. La délibération finie, il rentroit, s'avançoit en face du recteur qui lui rapportoit le jugement porté sur son examen, son application, sa conduite,

les mœurs ; censurant hautement , sans cependant décourager , quand on méritoit la censure ; louant avec chaleur , quand on méritoit les éloges. Il étoit impossible que cette méthode ne produisît pas les plus grands succès , & je n'oublierai jamais tous ceux que j'en ai vû. Avec ce moyen , on peut mener à tout les jeunes gens qui ont quelque sentiment d'honneur , & qui ne sont pas dépourvus de talens. Il y auroit peut-être aussi quelque'avantage à ajouter quelques prix en livres , pour ceux qui se distingueroient dans les examens sur les parties essentielles , l'anatomie , la botanique , la chymie , la physiologie , la chirurgie & la pratique. Ces livres porteroient sur la couverture les armes de l'université , avec quelque devise bien choisie. Quand on n'en donneroit qu'un toutes les années sur chaque partie , & je ne voudrois pas que l'on en donnât plus de deux , ce seroit une dépense peu considérable pour un Etat , & d'une utilité considérable pour le succès des études. Les exa-

mens de vive voix, font fans doute les meilleurs, cependant je ne crois point les thèses inutiles, moyennant que ce soit les étudiants qui les fassent, & qu'il n'y ait point des oppofans choisis fix mois à l'avance, mais que chacun puiffè oppofer fur le champ : non feulement ils s'accoutument par là à travailler une matiere, à l'envifager sous tous fes points de vue; mais comme il n'y a aucun fujet qui ne puiffè conduire à des objections fur presque toutes les parties de la médecine, cela les oblige presque nécessairement, s'ils ont la moindre émulation, à s'entretenir dans l'étude de toutes & à s'en rendre les idées familiares; mais, comme je le dis, ils doivent en être les auteurs & les défendre. Il faut qu'il y ait un professeur qui préside, mais uniquement pour maintenir l'ordre dans la dispute, éloigner les cavillations, enfin, les aider un peu, s'il y avoit des objections qui lui paruffent réellement trop difficiles pour de jeunes gens, même très-instruits; car de soutenir trois ou

quatre propositions sans développement, n'avoir pour opposans que deux ou trois professeurs qui diffèrent plus qu'ils n'objectent; c'est de l'aveu de tous les membres des universités où cet abus régné, une pure formalité aussi inutile qu'ennuyeuse, c'est une perte de tems réellement reprehensible, & il est difficile de comprendre comment elle a pu être autorisée.

J'ajouterai ici un mot sur un autre moyen de favoriser les progrès des études parmi les jeunes gens, c'est l'établissement d'une société d'étude entr'eux; elle ne doit point être d'institution; la loi ne doit point l'ordonner; les professeurs ne doivent en avoir ni la régie, ni l'inspection; elle ne doit être sous aucune autorité, & tout ce que les professeurs doivent faire, c'est d'en encourager l'établissement. Une société de cette espece établie à Edimbourg, il y a cinquante ans, en automne de 1734; & qui s'y soutient encore dans l'état le plus brillant, est un

puissant motif à desirer qu'il s'en forme par-tout où l'on a le bien des études à cœur. Ce que rapporte M. FORTHERGILL qui en avoit été membre, & qui connoissoit ses avantages par sa propre expérience, développe l'esprit de sa fondation; & ses succès prouvent que par-tout on doit l'établir sur le même pied. Plusieurs étudiants, dit cet habile médecin, (g) les plus distingués par leur application & leurs lumières, enflammés par l'exemple de leurs maîtres qui n'avoient rien tant à cœur que l'avancement des jeunes gens dont l'éducation leur étoit confiée, formerent entr'eux une société pour leur instruction réciproque & l'avancement de leurs études; & M. RUSSEL en fut un des premiers membres: on y agrégeoit tout étudiant qui se distinguoit par sa diligence, son habileté & sa conduite: elle s'assembloit une fois par semaine, & deux des membres étoient

(g) *An Essay on the character of the D. Al. RUSSEL.*

étoient toujours chargés de pourvoir aux occupations de l'assemblée suivante. M. MORGAN, en dédiant sa thèse à cette société en 1763, lui dit, entr'autres choses, dans ce très-salutaire établissement où l'on ne discute que les questions les plus utiles, tout concourt à avancer l'étude de la science médicinale. En parlant de cette même société, M. GARLAND, dans sa dissertation sur les astringens, finit ce qu'il en dit par ce tableau énergique : *ubi juventutis studia gloria incenduntur, exercitatione acuuntur; animique ad multiplicis ac spinosæ scientiæ quærendæ laborem perferendum, propositis ex suorum numero exemplis pulcherrimis, perpelluntur; postremò ubi omnes inter se mutua amicitiæ firmissimum nectit vinculum* (h). Mais, je le répète, que l'autorité ne s'en mêle pas, & qu'aucun professeur n'y ait même droit d'entrée qu'autant que l'assemblée se fera fait un plaisir de l'aggréger.

Je viens actuellement au plan d'ensei-

(h) *Ibid.*

gnement dans la clinique, traduit presque littéralement de la préleçon du 26 Novembre 1781.

De tout tems, on avoit bien compris que pour apprendre la médecine pratique, il faut voir des malades. Dans l'antiquité, avant l'établissement des universités, quand chacun étoit maître d'enseigner la science qu'il croyoit savoir, & que l'on alloit l'apprendre auprès du maître qu'on croyoit le meilleur, il paroît que les médecins qui avoient des disciples, les conduisoient auprès de leurs malades. Partout où il y a des universités, les étudiants en médecine suivent les hôpitaux, ils assistent à la visite, entendent le médecin questionner, & voyent ce qu'il ordonne; cela n'est pas sans quelque utilité, mais c'est une utilité assez bornée; & si le médecin de l'hôpital se trompe souvent, cette école peut même devenir dangereuse. Pour profiter véritablement, il faut que le médecin joigne l'enseignement à la visite du malade, & c'est vraisemblablement ce qui

avoit lieu dans les tems dont je parle , mais cela n'étoit établi dans aucune université. Il paroît qu'au commencement du seizieme siècle, le college germanique le demanda, pour Padoue , au Sénat de Venise ; il pria qu'un professeur fût chargé d'un enseignement dans l'hôpital même : il n'est pas à présumer que cela ait été refusé , mais je n'ai pas l'assurance que cela ait été exécuté , & il me paroît que c'est François DELLBOE qui , le premier en 1658, a établi une école clinique dans l'hôpital de Leyden , où il enseignoit à observer les symptômes , à rechercher les causes , à ordonner les remedes & à ouvrir les cadavres : il publia les observations faites dans cet hôpital la premiere année , sous le titre de *Collegium Nosocomicum* ; & son disciple Joachim MERIAN publia les observations des trois années suivantes. J'ignore si cet établissement fut continué ; mais on ne retrouve des preuves de son existence que sous M. BOERHAAVE , qui étoit médecin de cet hôpital avec M. OOSTERDICK

SCHACTH. Ses disciples nous ont conservé son discours préliminaire à l'ouverture de la clinique dont j'ai déjà parlé, & quelques histoires de maladies, avec l'explication des symptômes, les recherches sur la cause, le prognostic, les remèdes, qui sont des morceaux précieux & des modèles excellents en ce genre ; cette école subsiste encore. Quand en 1720, des médecins d'Edimbourg, tous élèves de M. BOERHAAVE, animés par son exemple, brûlant du désir de propager sa doctrine, fondèrent l'université d'Edimbourg, ou au moins y firent des changemens que l'on peut regarder comme une nouvelle fondation, une école de clinique, sur le plan de celle de Leyden, fut un de leurs premiers établissemens ; elle a toujours été confiée à deux des plus habiles praticiens de cette université, qui en a fourni un si grand nombre, s'est toujours soutenue sur le meilleur pied, & n'a pas peu contribué à l'instruction de tous les médecins célèbres qui en sont sortis. En même tems, peut-être

même auparavant , il y avoit auffi une école de clinique , mais moins commode , puifque ce n'est que quelques lits dans la grande falle de l'hôpital , à Padoue , dont un des professeurs les plus célèbres a été M. KNIPS-MACOPÉ , Grec , de l'isle d'Agrippa , dont j'ai ouï vanter la fagacité , & qui , parvenu à une vieilleffe très-avancée , mourut , fans autre fympôme qu'un froid extrême pendant plusieurs jours .

Quand M. VAN-SWIETEN , nourri dans l'école de Leyden , donna un nouveau plan pour celle de médecine de Vienne , il établit un hôpital de clinique qu'il confia à M. DE HAEN fon ami , & l'un des plus célèbres élèves de M. BOERHAAVE , qui l'a dirigé avec la plus grande habileté , & qui a publié fes observations dans des volumes pleins d'excellentes chofes , ainfi que les trois que M. STOLL , qui le remplaça , a donné , & qui font extrêmement regretter qu'il ait abandonné cette entreprife . Quand on refonda l'univerfité de Pavie , on voulut auffi qu'il y eut un hô-

pital de clinique , mais le local en fut fort négligé. Appelé à le diriger , je me suis occupé des moyens de le rendre le plus utile possible ; & persuadé que les jeunes gens s'instruiraient bien mieux, en soignant les malades eux-mêmes, qu'en les voyant soigner, que non seulement chacun sera forcé à donner son attention au malade qu'il soigne, mais que tous en donneront peut-être plus aux malades soignés par leurs condisciples, qu'à ceux que soigneroit le professeur, qu'il résultera de là beaucoup d'occasions d'instructions, & qu'enfin ce sera le vrai moyen de me faire connoître les étudiants, raisons qui avoient sans doute déterminé l'illustre auteur des statuts de l'université de Vienne, à dire qu'on leur confieroit le soin de quelques malades, sous la direction du professeur, je me suis déterminé à leur confier le soin de tous. Chaque malade sera remis à un étudiant comme chef, & à un autre comme assistant, qui remplacera le premier, si par quelque circonstance, il ne se trouvoit pas à l'heure de la vi-

site; ces deux seuls se mêleront du malade & l'examineront, puisqu'il seroit cruel d'exposer un pauvre malade à des examens multipliés qui sont si contraires à l'une des premières règles de diététique, que la plus grande tranquillité est nécessaire dans le traitement. On peut rappeler ici l'épigramme de MARTIAL contre son médecin qui alloit chez ses malades, suivi de tous ses écoliers;

*Languebam ; sed tu comitatus protinùs ad me
Venisti centum , Symmache , discipulis.*

*Centum me tetigere manus , aquilone gelata ,
Non habui febrem , Symmache , nunc habeo.*

Il faut se souvenir que M. DE HAËN fut très-effrayé, & très-affligé de voir empirer cruellement l'état d'un malade auprès duquel il avoit arrêté trop long-tems les étudiants; & il ne faut point oublier que la guérison du malade est toujours le premier objet, & que l'instruction n'est que le second; c'est sur ce principe que j'établis que l'on n'iroit dans les cliniques qu'à l'heure des visites, & j'ai vû que quand

on se relâchoit à cet égard, la clinique devenoit une place publique où il n'y avoit plus d'ordre; les malades, les chirurgiens, les gardes se plaignoient, & cela est d'autant plus fâcheux, que ce font les plus dangereusement malades, c'est-à-dire ceux auxquels le repos est le plus nécessaire, qui font le plus vexés par les questions & les examens.

L'étudiant chargé du malade, placé avec son assistant à sa droite, pendant que le professeur fera à sa gauche, l'interrogera & l'examinera avec décence, avec douceur & avec cette bonté qui est si consolante pour ces pauvres infortunés, trop accoutumés à penser qu'on s'occupe bien peu d'eux, & si propre à leur inspirer de la confiance: & l'examen se fera dans l'ordre suivant, qui est le plus naturel, le plus aisé par là même, & qui sert beaucoup à empêcher que l'on n'omette des questions essentielles. J'ai vû par la difficulté qu'il y a à amener un grand nombre de jeunes gens, pleins d'ailleurs de talens & de con-

noissances à bien questionner, combien il étoit utile de les y accoutumer de bonne heure, & quel avantage ils retiroient d'être d'abord mis à pratiquer eux-mêmes.

1°. Quelle est la patrie; ce qui est très-important, sur-tout dans les pays où l'on trouve à de très-petites distances des airs très-différens; quelles sont les maladies qui y regnent dans ce moment; quelle est la vocation; ce qui est aussi extrêmement nécessaire; quelles sont les maladies qu'il a eu précédemment. Si c'est une femme, on l'interroge sur les regles, la grossesse, les couches, le lait.

2°. Quand a commencé la maladie, comment elle a commencé, quels remèdes on a employés.

3°. Après ces questions préliminaires, mais nécessaires, on passe à l'examen de l'état actuel, & d'abord des fonctions vitales dont on juge par la respiration, le pouls, le plus ou le moins de force; l'état de chaud ou de froid appartient aussi aux questions de cet ordre. Il est très-impor-

tant d'accoutumer à toucher le pouls assez long-tems & très-attentivement ; & comme c'est d'après l'examen des forces vitales, que l'on juge ce que l'on a à espérer des ressources de la nature, & ce que l'on doit craindre de sa foiblesse, cet examen sert non seulement à fonder en grande partie le prognostic, mais encore à déterminer si l'on doit laisser beaucoup à faire à la nature, ou s'il faut se hâter de l'aider.

4°. Des fonctions naturelles : de l'état de la bouche, quant au goût, à la sécheresse, à la couleur de la langue &c. ; de la soif, de l'appétit, du dégoût, des nausées, des vomissemens, des fonctions des intestins, de l'urine, des crachats, de la sueur.

5°. Des fonctions animales ; des sens externes & internes ; des facultés ; & quant à ces derniers articles, l'aspect du visage, la physionomie, les yeux sur-tout, le ton, donnent les plus grands indices ; du sommeil, que l'on peut aussi ranger parmi les fonctions naturelles ; des douleurs ; & quand le malade en éprouve, il faut s'informer de

leur siege , de leur commencement , de leur continuité ou de leurs intermittences , savoir si elles sont fixes , ou si elles vont d'une place à une autre ; demander ce qui les augmente ou les diminue ; il faut en toucher le siege & le toucher dans différentes attitudes.

Dans toutes les maladies aiguës un peu graves , & dans beaucoup de chroniques , il est aussi très-nécessaire de palper exactement le bas-ventre pour s'assurer de l'état des visceres ; mais c'est par où il faut finir.

On comprend aisément que toutes ces questions n'ont pas une importance égale dans toutes les maladies : on s'informera plus de la douleur , de l'état de la respiration , de la nature des crachats chez un pleurétique que chez un autre : on fera plus d'attention à la couleur de la peau , à celle des selles & des urines , à l'état du bas-ventre chez un ictérique que chez un paralytique. Dans un goutteux , on insistera sur l'hérédité ou la non-hérédité , sur

la première attaque du mal, sur les paroxysmes précédens, l'état de l'estomac, le gonflement & la sensibilité de la partie, les sueurs.

Quand, après cet examen fait avec soin, on a acquis toute la connoissance de la maladie que l'on peut acquérir (*i*) dans ces premiers momens, le médecin qui soigne le malade, doit nommer la maladie, dire pourquoi il la nomme ainsi, indiquer ses causes, établir le prognostic, tirer ensuite ses indications, en se demandant, qu'est-ce qui péche dans ce malade? & qu'y a-t-il par-là même à changer? C'est sur les caracteres essentiels de la maladie, sur ceux qui servent à la distinguer de toute autre, à faire saisir sa vraie cause,

(*i*) Dans l'hôpital où l'on amenoit souvent des gens malades depuis longtems, & très-bornés, qui ne rendoient aucun compte de leur état passé, qui n'avoient autour d'eux personne qui put en rendre compte, & qui quelquefois déliroient déjà, cet examen étoit souvent très-difficile.

qu'il faut insister le plus, puisque ce sont ceux qui servent de base aux indications : dans les maladies aiguës, il n'y a presque plus d'erreurs fort dangereuses à craindre, dès que l'on est venu à distinguer avec certitude, si elles sont inflammatoires, putrides ou malignes. Dans les chroniques, il y a également des caractères qui servent à faire juger avec confiance dans le plus grand nombre des cas, quel est le genre de la cause, & ces caractères saisis font connoître la marche qu'on doit suivre. Quand on a formé les indications, on s'occupe des moyens de diététique, de pharmacie ou de chirurgie que l'on croit les plus propres à les remplir. Voilà sans doute la meilleure manière à suivre. Le professeur n'est que spectateur, quand tout va bien, & je puis dire que j'ai eu ce plaisir souvent; d'autres fois, il faut suppléer les questions, aider dans toutes les autres parties, rectifier, compléter; mais il m'a paru que la meilleure façon étoit de le faire en questionnant, d'aider simplement,

ou au moins de n'avoir l'air que d'aider, d'encourager; & beaucoup de jeunes gens très-timides n'ont réellement besoin que d'encouragement; sur-tout il est bien important de n'en humilier aucun; il n'y a que l'ignorance présomptueuse qui mérite ce terrible châtement; l'encouragement développe les talens, & les éloges donnés à qui a bien fait, sont un principe d'émulation, je l'ai déjà dit, mais j'aime à le redire, dont je ne puis pas assez vanter les bons effets.

La pratique dans l'hôpital, conforme aux principes donnés dans les leçons, étoit la plus simple possible; on employoit des remèdes simples, & on en changeoit peu, parce que quand la vraie indication a été faisie, & le meilleur remède choisi, c'est une erreur fâcheuse que d'aller continuellement d'un remède à un autre. On doit imiter la nature, suivre ses voyes; & comme on vient de le dire avec beaucoup de vérité, dans un excellent ouvrage sur les eaux minérales, elle est amie de la

simplicité, & ses plus merveilleuses opérations ne sont ordinairement que le produit de forces très-simples, appliquées sensément (*k*). Cette pratique eût été cependant plus simple encore ici, elle le seroit dans beaucoup d'autres pays, dans lesquels les forces vitales sont plus grandes, l'énergie de la nature plus forte, l'irritabilité plus considérable, l'effet des remèdes par là même plus marqué. Dans un climat humide, parmi des malades dont plusieurs sont affoiblis par un air de marais ou de rizière, par le manque de bons alimens, l'art a beaucoup plus à faire; j'ai été effrayé quelquefois des doses de remèdes qu'il falloit donner, & les crises spontanées & bien marquées étoient rares.

Quand la cure est déterminée, le médecin doit prescrire le régime (*l*), & les

(*k*) Nic. ANDRIA *Trattato delle aque minerali*, 8. Napoli, 1783, T. II, p. 135.

(*l*) Le régime n'étoit pas, en tout, tout-à-fait ce qu'il auroit dû être, & ce qu'il seroit devenu, quand, après la construction des nouvelles cli-

remedes. Le premier jour, à la tête des formules, il convient de mettre une définition détaillée de la maladie. Le lendemain, on commence par rappeler quelle est la maladie & relire les formules de la veille; après quoi, le médecin traitant, s'informe, soit du malade, soit du garde, soit du chirurgien attaché à la clinique, de tous les changemens survenus depuis la veille; d'après le rapport, il porte de nouveau son jugement sur l'état actuel, & prescrit, ou de nouveaux remedes, ou la continuation des mêmes.

La visite ne se fait qu'une fois par jour; dans le plus grand nombre des maladies, il est inutile d'en faire davantage, & la multiplication des visites est, comme on l'a vu, une fatigue pour les malades; mais,

niques, on auroit fait un règlement pour tous les détails de leur police, dont plusieurs avoient été un peu négligés, & que différentes circonstances ne permettoient pas de rétablir brusquement.

mais, quand les cas sont plus graves, celui qui a soin du malade & son assistant, y retournent une ou plusieurs fois aux heures désignées. Dans les cas fort graves, le professeur y retourne aussi, ce qui m'est arrivé très-souvent, & même plusieurs fois par jour; enfin, s'il y avoit des maladies dont on ne pût bien juger qu'en les voyant plus d'une fois par jour, comme celles dont les accès offrent des phénomènes qu'il faut voir pour s'en faire une idée, le professeur doit indiquer une heure où tous les auditeurs s'y retrouveront : mais je le répète, les secondes visites, dans les cas ordinaires, sont inutiles pour les étudiants & très-fatigantes pour les malades; d'autant plus que la seconde visite tombant sur le soir, donne une agitation qui influe sur la nuit même, comme j'ai eu occasion de le voir quelquefois; cependant, comme il peut arriver des cas imprévus, survenir de nouveaux malades qui ont besoin d'autres secours que ceux que les chirurgiens peuvent ordonner, il faut

choisir alternativement parmi les plus éclairés, un étudiant qui voye sur le soir, si tout est en ordre, s'il n'est rien survenu qui exige des changemens, & s'il n'est point arrivé dans l'hôpital quelques maladies intéressantes qu'il seroit utile de faire mettre dans les cliniques, quand il y a des lits vacants (*m*).

(*m*) On ne reçoit dans l'hôpital de Pavie que les maladies aiguës; ainsi il n'est pas possible que les cliniques y prennent tous les malades que l'on desire d'observer: mais, comme le professeur est maître d'y recevoir qui il veut, & il faut absolument que cela soit ainsi, il se présente toujours beaucoup d'autres malades de la ville ou des environs, parce que les malades favoient qu'on les traitoit avec la plus grande attention, & que d'ailleurs ils y étoient fort bien; & je fais avec empressement cette occasion de rendre justice aux attentions de la direction de ce grand hôpital, composée de douze des premiers gentilhommes de la ville, & dont M. le Marquis ADORNO DE BOTTA est le président. Chacun d'eux est chargé, pendant un mois, de l'inspection; & j'ai été témoin, pendant deux ans, qu'aucun ne manque de faire deux visites régu-

Quand le malade est mort, celui qui en a eu soin, pourra en faire la section lui-même, sinon elle se fera par les chirurgiens des cliniques, mais il présidera à la démonstration, qu'il commencera toujours par une courte histoire de la maladie qui a précédé; il indiquera les parties que l'on doit examiner, fera remarquer ce que l'on trouve de vicieux, & distinguera les vices

lièrement tous les jours; le matin, ils passent deux, trois, quatre heures même dans les salles, à avoir l'œil à tout ce qui peut contribuer au bien des malades; le soir, ils y sont plus d'une heure; & indépendamment de son mois, M. le Marquis DE BOTTA s'en occupe toute l'année avec un zèle, une assiduité, une charité, qui méritent les plus grands éloges; & je suis enchanté de pouvoir témoigner ici, à cette respectable Compagnie en général, à son illustre Chef, & à tous ses Membres en particulier, ma reconnoissance pour toutes leurs bontés, pour les marques de confiance dont ils m'ont honoré, & sur-tout pour l'empressement avec lequel ils se prêtoient à ordonner sur le champ tout ce que je croyois utile au bien des cliniques.

qui paroissent avoir été la cause de la maladie de ceux qui n'en font que l'effet; & il fera très-bien de lire toujours avant la démonstration ce que M. MORGAGNI a écrit sur les ouvertures des cadavres morts de cette maladie (11).

Tous les médecins à qui on confie un malade, doivent aussi écrire exactement le journal de la maladie, en le commençant par la patrie, l'âge, le tempérament, ce qui a précédé son entrée dans l'hôpital, & ensuite ce que l'on observe chaque jour, les formules des remèdes, leurs effets, & tout ce qui a rapport aux évacuations, aux fonctions, aux crises, &c. La façon dont ces journaux sont faits, sert infiniment au professeur pour juger des talens & de la capacité des jeunes gens; j'en ai vû qui auroient fait honneur aux plus grands médecins. Je con-

(11) Le manque d'un endroit commode pour les dissections, est cause qu'elles n'ont pas été faites aussi bien que je le desirois.

veille auffi à tous de tenir le journal, non-feulement de ceux qu'ils foignent, mais auffi de quelques autres, en commençant par un ou deux, & venant à un plus grand nombre, à mefure qu'on le fait avec plus de facilité.

Celui qui eft chargé de l'hiftoire d'une maladie doit en même tems lire les meilleurs ouvrages fur cette maladie, & s'en faire un petit traité à fon ufage; ce fera le vrai moyen d'en acquérir une connoiffance folide; & en examinant à fond une maladie, on fe familiarife en même tems avec toutes celles du même genre; de façon qu'en obfervant ainfi un nombre affez médiocre de maladies, on peut acquérir beaucoup de connoiffances, & ne point fe trouver embarraffé, quand il s'en préfente que l'on n'a pas vû, comme le font néceffairement ceux qui, n'ayant que vû, fans digerer & fans comparer leurs obfervations, font déroutés, non-feulement à chaque nouvelle maladie, mais à chaque

nouveau malade de la même maladie. Il faut avoir été à la tête d'une clinique, pour comprendre quelle différence prodigieuse, il y a entre les succès des différens jeunes gens.





M É M O I R E

SUR LA CONSTRUCTION

D' U N

HOPITAL DE CLINIQUE.

JE mettrai de côté, comme je l'ai déjà dit, tout ce qui étoit relatif à l'hôpital de Pavie, de même que quelques autres petits détails de construction qui ne peuvent être prescrits que relativement à chaque emplacement particulier ; mais je ne crois pas devoir omettre ce que je disois d'une salle de convalescens pour les malades de tout l'hôpital ; elle manquoit dans cet hôpital, comme elle manque dans tous ceux que je connois ; & je ne me rappelle même que M. NAHUIS qui ait exigé qu'il y en eût dans tous les hôpitaux ; elles y sont indispensablement nécessaires, puisque tous les médecins

d'hôpitaux peuvent remarquer que les convalescences y font de la plus grande longueur, & que quoique la fièvre soit finie, ces infortunés font très-longtems sans reprendre le sommeil & les forces; ils restent foibles, pâles, souvent même au bout de quelques jours, ils font attaqués de la fièvre d'hôpital; & l'on n'en fera point surpris, si l'on fait attention que l'inhalation doit être très-forte chez les convalescens; d'ailleurs la nécessité d'avoir leurs lits pour d'autres, fait que souvent on les sort de l'hôpital, avant qu'ils soyent en état de s'en passer; ils vont traîner long-tems chez eux, ne se remettent jamais complètement, & finissent souvent par tomber dans des maladies de langueur. Une chambre de convalescens prévient tous ces accidens, & tourne également à l'avantage des malades, qui font beaucoup plus tôt & plus solidement remis, & de l'hôpital qui les garde moins long-tems, parce qu'ils font plus vite en état de sortir, en passant huit jours dans une chambre de convalescens,

que trois semaines dans les salles des malades.

Si je ne demandois qu'une chambre de convalescens , ce n'est pas qu'une pour les femmes ne fût très-nécessaire aussi , & on doit établir pour principe , dans la construction des hôpitaux , qu'il en faut deux ; mais il n'y avoit absolument point de terrain pour cela ; d'ailleurs , comme on ne reçoit dans cet hôpital que les maladies aiguës , le nombre des femmes malades y est beaucoup moins grand que celui des hommes ; ainsi ne pouvant y en avoir qu'une , c'est pour celle-ci qu'il falloit se déterminer. J'avois aussi demandé un jardin , ou au moins un terrain dans lequel les malades pussent se promener , & même s'occuper à bêcher la terre ; ce qui eût été un établissement bien précieux , mais il se trouva des obstacles presque insurmontables tirés du local. Je passe à ce que je crus nécessaire pour les cliniques , proprement dites , presque mot à mot , comme je l'avois présenté dans le *Mémoire* remis à feu M. le Comte

de FIRMIAN , & après sa mort à S. A. R.

Il me paroît que pour tirer tout le parti possible d'une école clinique , il faut que dans l'espace de deux ans académiques , on fasse voir aux étudiants un assez grand nombre de malades des deux sexes , pour qu'ils puissent se faire une idée juste , sinon de toutes les especes de maladies , ce qui seroit peut-être impossible même dans plusieurs années, parce qu'il y en a de très-rares , mais au moins des plus fréquentes. Pour cela , je crois que l'on ne doit pas avoir moins de vingt-quatre malades à l'ordinaire , douze hommes & douze femmes ; il seroit même mieux d'en avoir trente ; mais je ne crois pas qu'il convînt d'aller beaucoup au-delà de ce nombre. L'attention des jeunes gens portée sur trop d'objets , seroit moins frappée de chacun , retiendroit moins ; d'ailleurs , pour donner à chaque malade le tems nécessaire , il faudroit que les visites fussent d'une longueur qui rebueroit les jeunes gens , & nuiroit à tous , en rendant

l'air des chambres trop chaud & mal sain. J'ai éprouvé souvent, même dans les cliniques de la seconde année, qui étoient fort spacieuses, combien il s'échauffoit sur la fin de la visite. Je crois donc qu'il convient de fixer le nombre des malades entre vingt-quatre & trente, dans deux cliniques. Mais, comme il y a beaucoup de maladies dont il seroit à souhaiter que l'on pût enseigner le traitement, & que l'on ne doit point recevoir dans les salles communes, si cela est possible, soit, parce qu'elles sont réellement contagieuses, telles que la petite-vérole, la rougeole, quelques maladies de la peau; soit, parce que le traitement exige des attentions & des ménagemens qu'il est difficile d'avoir dans une chambre commune; soit enfin, parce qu'il y a des malades qui porteroient le trouble & l'effroi dans les chambres, tels que les épileptiques, quelques fous (o),

(o) Je fus obligé de faire éconduire deux femmes, dont il auroit été intéressant de suivre les dérangemens; mais elles ôtoient le sommeil à toutes les autres.

je crois qu'il est très-nécessaire d'avoir quelques chambres à un lit, annexées à chaque clinique, pour traiter les malades qui ne peuvent pas y être reçus ; & je fixerois ce nombre à trois qui, devant nécessairement avoir une certaine grandeur, pour que tous les étudiants puissent y entrer, pourroient, en cas de besoin, avoir deux lits. Dans la petite-vérole, par exemple, dans les maux vénériens, il seroit utile d'observer deux malades à la fois. Ces chambres pourroient aussi servir à des inoculations ; & ce seroit rendre un vrai service à tant de villes, de bourgs, de villages, dans plusieurs pays où cette pratique est encore presque inconnue, que d'en instruire de jeunes médecins qui la porteroient chez eux, en y retournant. Un autre usage de ces chambres, pourroit être de recevoir quelquefois des malades qui, par leur état, ne sont pas faits pour être à l'hôpital, mais que des circonstances malheureuses forcent à s'y rendre.

Outre ces pieces nécessaires pour le trai-

tement des malades , il y en a deux autres qui le font pour l'instruction : la première est une chambre de dissection , ou plutôt un véritable amphithéâtre à l'usage de l'école clinique ; il n'est point nécessaire qu'il soit aussi grand que celui qui est destiné aux démonstrations anatomiques ; il suffit qu'il puisse contenir ce que l'on peut compter d'étudiants des deux premières volées à l'ordinaire ; mais il doit être fourni également de tout ce qui est nécessaire pour les dissections. Il y a des inconvéniens à n'avoir qu'un amphithéâtre commun avec l'école d'anatomie , & de plus grande , à n'en avoir point.

La seconde est une chambre d'assemblée , à cheminée , dont il n'est pas plus possible de se passer que d'un amphithéâtre , & qui auroit plusieurs usages. Le premier seroit de s'y rendre au sortir de la visite de la clinique , toutes les fois , & cela arrive souvent , qu'il y auroit des cas sur lesquels le professeur voudroit parler avec quelque détail , ce qui ne se fait point

affez bien auprès du lit des malades, 1^o. parce qu'il seroit très-fâcheux pour eux, comme je l'ai déjà dit, d'être longtems entourés d'une foule, & cela le feroit d'autant plus, que cela tomberoit presque toujours sur les plus malades, c'est-à dire sur ceux qui ont le plus besoin de tranquillité, & d'air pur; 2^o. parce que cette foule est importune à tous les malades, & trouble le service; & le tems que l'on s'arrête auprès des premiers, retarde le moment où les autres sont visités, moment qu'ils attendent souvent avec impatience; 3^o. parce que si le professeur desire de faire connoître quelques observations analogues, de faire faire quelques expériences sur le sang, l'urine, les crachats; de faire lire quelque morceau intéressant sur cette maladie, d'en développer toute l'histoire, ou en en discourant lui-même, ou ce qui vaudroit infiniment mieux, par des questions & en forme de conversation, cela ne se peut que dans une chambre particuliere où l'on soit tranquille & commodément; où il y ait

une table pour écrire, une armoire pour quelques livres, des sieges fixes autour de la chambre pour tous les auditeurs, parce que par-tout où ils ne sont pas assis, il y a du bruit & peu d'ordre.

Le second usage sera de recevoir ces malades de la ville ou de la campagne, attaqués de maladies chroniques, tant internes qu'externes, qui, sans demander à être reçus dans les cliniques où les places sont bornées, viennent tous les jours à l'issue de la visite, se faire examiner & demander des consultes sur leur état. Il est impossible que ces consultes se fassent bien dans les cliniques, & elles se feroient très-bien dans cette chambre, qui ouvreroit une nouvelle voye à l'instruction; puisque l'on auroit par-là occasion de voir un très-grand nombre de cas de maladies de langueur, de ces indispositions qui, quelquefois, sont si peu caractérisées, qu'un jeune médecin ne sachant quel nom leur donner, ne fait quel traitement leur faire; souvent on les néglige & on les

laisse empirer ; ou ce qui est pire, on les traite mal, & on en fait des maladies très-graves. Ainsi, je le répète, sans une chambre d'assemblée, l'instruction restera toujours très-incomplète.

Cette chambre pourroit aussi avoir un troisième usage, celui d'y établir une machine électrique, puisqu'il est nécessaire d'en avoir une dans un hôpital destiné à faire connoître tous les moyens de guérison possibles.

Je ne parle point d'une chambre de bains, quoique l'usage des bains soit absolument nécessaire ; parce qu'une chambre à bains, dans un hôpital, peut avoir des difficultés & des embarras ; mais avec des baignoires bien faites, d'un bois léger, à anses, pour les porter comme les chaises à porteur, & l'espace que je laisse entre les lits, il est très-facile de baigner chaque malade dans sa ruelle, de laquelle on lui fait d'abord une tente fermée, en tirant les rideaux des deux lits, & en crochant au bas de la ruelle un rideau portatif dont
la

la verge se pose dans deux anneaux , un à chaque lit ; de cette façon , ils se baignent plus commodément , que s'ils devoient aller chercher le bain dans une piece qui , quelquefois se trouveroit assez éloignée , & où souvent il faudroit les porter.

Il est inutile de dire que les chambres doivent être spacieuses. La clinique des hommes avoit 1352 pieds de roi de surface vuide , & dix-huit pieds de hauteur ; ainsi elle renfermoit une masse d'air de 24336 pieds cubes , & ce n'est pas trop. Celle des femmes avoit 96 pieds de surface de moins , parce que l'on ne pouvoit pas faire mieux ; d'ailleurs , la corruption est sûrement un peu moins forte dans une salle de femmes ; ainsi proportion gardée , on peut dire qu'elle étoit tout aussi grande. Les trois petites chambres avoient dix-huit pieds de long sur douze de large , & ainsi 216 de surface.

Il est à souhaiter par-tout qu'elles soyent fort exhauffées , & on ne doit pas leur

donner moins de seize pieds : c'est l'écarte en hauteur qui fait la salubrité ; & la salle la plus vaste, si elle est basse, renferme-t-elle une masse d'air beaucoup plus considérable qu'une plus haute, fera toujours mal saine, au lieu que quand elles sont hautes, toute la corruption se portant à la partie la plus élevée, les malades restent au-dessous de la plus grande infection. La meilleure exposition est au midi d'hiver ; on a tout le soleil en hiver, & très-peu en été ; & il faut des fenêtres de ce côté, & du côté opposé ; en fermant en été d'un côté & en hiver de l'autre, on peut être sûr d'avoir toujours des appartemens de saison. Le midi d'été, l'orient & l'occident sont insupportables. Outre des fenêtres vultes qui s'ouvrent & se ferment avec facilité, il faut deux soupiraux, ou tout-à-fait dans le haut, qui ne doit pas être plafonné, à moins qu'il n'y ait d'autres salles de malades, ou au-dessus de la face du nord, qui s'ouvrent & se ferment à volonté ; ils contribuent

puiffamment à évacuer l'air corrompu. S'il s'agiffoit de falles très-nombreufes, ces foupiraux feroient infuffifans, & il faudroit recourir à la machine de Sutton, que M. NACHUIS a démontré devoir être préférée aux autres machines dans ce genre. Dans toutes les faifons, la falle doit être ouverte, bien arrofée & balayée, avant la vifite du matin; & de nouveau ouverte & arrofée le foir; dans la belle faifon, les fenêtres feront toujours ouvertes. Tous les lits doivent être de fer; à trois pieds de large, ils font très-fuffifans, & la ruelle eft auffi fuffifamment large à trois pieds & demi: le fervice eft aifé, & les malades ne s'incommodent point.

Les rideaux doivent être de fil, fans laine ni coton, & d'une couleur fort obfcure. Dans un très-grand nombre de cas, on peut s'en paffer, & dans d'autres, on peut les replier fur eux-mêmes; mais dans beaucoup d'autres cas, le malade craint l'air, eft agité par tous les objets, a befoin de la plus grande tranquillité, & les

rideaux deviennent nécessaires ; ainsi il faut que tous les lits en aient , mais il est superflu d'en avoir de plus chauds pour l'hiver.

Les fenêtres doivent aussi avoir des rideaux bruns , ou d'un vert foncé , parce que rien ne fatigue autant les malades que le grand jour dans les yeux.

Il doit y avoir un poële contre une des faces où il y aura moins de lits , ou même où il n'y en aura point , & il doit être construit de façon que les boiffons puissent s'y maintenir tièdes , quand elles doivent l'être ; quand on le chauffera , on le chauffera deux fois , pour avoir une température à peu près toujours égale , mais on le chauffera seulement dans les grands froids ; & il est à souhaiter que le thermometre ne soit jamais au-dessus de 10 ou 11 d. du thermometre de REAUMUR.

Il faut aussi un réservoir d'eau fraîche , pour en avoir sous la main toutes les fois qu'elle est nécessaire ; une armoire pour les linges , & quatre ou cinq especes de

robe de chambre, de bonne toile en été, de quelque étoffe plus chaude, qui se lave cependant, en hiver, & que les malades enfilent au moment où ils vont sur selle.

Je n'entre point ici dans tout ce qui a rapport au régime, au service des cliniques, aux fonctions des chirurgiens & des gardes, à toutes les parties du régime. J'ai dit que ce devoit être l'objet d'un règlement particulier, quand les cliniques auroient été finies; il n'auroit pu s'exécuter que très-imparfaitement dans l'état où elles étoient.

Quant à la façon la plus avantageuse de publier les observations faites dans les cliniques, j'aurois suivi une méthode différente de celle de M. HAEN, qui souvent oublie l'observation du moment pour réunir beaucoup d'observations étrangères, & qui trop souvent ne s'est occupé que de controverses peu utiles à la pratique; je me serois beaucoup rapproché de celle de M. BOERHAAVE, & je n'aurois fait que de donner l'exposé le plus exact de l'histoire

de la maladie, de l'examen de ses caractères, de la recherche de ses causes, du pronostic, de l'établissement des indications, du choix des moyens, tel qu'il a eu lieu dans la première visite; on auroit ensuite suivi l'histoire journalière de la maladie, on auroit rendu compte de l'effet des remèdes, des raisons qui avoient déterminé à les continuer ou à les changer; en un mot, ce n'eût été que le journal ordinaire un peu revu, dont on auroit retranché les répétitions inutiles, & auquel on auroit pu faire quelques additions, telles que j'ai dit qu'il s'en feroit fait dans les instructions de la chambre d'assemblée. Cette méthode est simple, aisée, mais je crois qu'elle auroit été infiniment utile, & qu'un recueil dans ce goût, qui présenteroit un tableau fidèle des principales maladies, seroit un ouvrage très-précieux en médecine; mais il ne faudroit point s'imposer la loi de publier toutes les années un volume; il y a des années qui ne fournissent que peu d'observations intéressantes, d'au-

nes en founiroient beaucoup ; ainsi l'époque de la publication seroit le moment où l'on en auroit réuni assez pour faire un juste volume , comme l'ont fait MM. HOME & DUNCAN , à qui l'on doit des recueils très-utiles , faits dans l'hôpital clinique d'Edimbourg , qui est une des meilleures écoles de pratique qu'il y ait en Europe , ou la médecine seroit des progrès bien rapides , si l'on s'attachoit davantage à donner aux établissemens , dans lesquels on l'enseigne , toute la perfection dont ils sont susceptibles.



DE L'INSTRUCTION DE CHIRURGIENS

POUR LES CAMPAGNES. (a)

J'Ai dit que quand il n'y avoit pas un établissement particulier pour l'instruction des chirurgiens, les cours d'anatomie & de chirurgie devoient être en françois; mais cela ne peut avoir lieu que quand ils sont en petit nombre, car s'il y en avoit beaucoup, cette réunion seroit impossible; alors il doit y avoir une instruction pour eux, & toutes celles des médecins doivent se faire en latin; mais il y a un autre ordre de chirurgiens qu'il seroit à désirer que l'on formât pour tous les pays,

(a) Ce petit Mémoire est extrait d'un plus grand, composé en 1776, par ordre de l'illustre Chambre de santé, sur les moyens de secourir le peuple malade dans les campagnes.

& que jusques à présent on ne forme nulle part, ce sont ceux qui seroient destinés à ne s'établir que dans les campagnes, pour y soigner le peuple malade. Je n'insisterai point ici sur les circonstances qui rendent cet établissement nécessaire, & sur les avantages infinis qui en résulteroient; je me bornerai à indiquer les objets principaux de l'instruction qu'ils devroient recevoir, & les moyens de les instruire.

Il faut donner à cet établissement toute la simplicité possible : le même homme doit soigner les maladies internes, panser les playes, & fournir les remèdes. Ce n'est pas que je veuille que chacun réunisse toutes les connoissances d'un médecin, d'un chirurgien & d'un apothicaire, mais c'est que la partie de chacune des sciences nécessaires pour se rendre très-utile à la campagne, où les cas très-fâcheux sont plus rares, est assez bornée pour pouvoir aisément être comprise par toute personne intelligente qui en fera son unique vocation. Je voudrois qu'ils n'eussent au-

cune des connoissances dont l'utilité n'est pas immédiate ; il leur faut une science usuelle, & il ne leur en faut point d'autre.

Ils devroient par rapport aux maladies, connoître les effets du régime, le traitement des maladies aiguës ordinaires dans ce pays, les moyens de remédier aux accidens violens des maladies ; & il faudroit que dans les maladies chroniques, ils souffissent moins tout ce qu'il faut faire, (la tâche est trop pénible) que ce qu'il faut éviter ; sur-tout qu'ils apprissent à en donner des relations exactes & intelligibles.

Il restera toujours quelques cas de maladies aiguës très-graves, qui seront au-dessus de leur portée ; mais outre que ces cas sont rares, s'ils ne font pas tout le bien qu'on pourroit faire, au moins ils ne feront point de mal, & dans de bons tempéramens, la nature n'étant point controuée, opérera plus qu'on n'en attend ordinairement. Ils ne feront, il est vrai, presque que spectateurs dans les maladies chroniques ; mais ces maladies deviendront

très-rare dans les campagnes, quand on y traitera mieux les maladies aiguës dont elles sont si souvent les suites; & quand il s'en présentera, ils seront à même de consulter avec fruit des médecins habiles, & de suivre leurs directions; ils connoîtront très-exactement les effets & les doses des remèdes dont on leur permettra l'usage, car je voudrois une règle à cet égard.

Par rapport à la chirurgie, ils connoîtront exactement tout ce qui regarde les contusions ou meurtrissures, tant internes qu'externes; (elles sont très-fréquentes à la campagne, & leurs suites très-dangereuses,) les fractures, les luxations, les tumeurs, les hernies ou descentes, les playes, les ulcères. Ils sauront soudre, cela est absolument nécessaire, mais ils ne sauront, ou plutôt ne croiront pas savoir tailler; ils sauront traiter l'inflammation, la tache, & quelques autres maladies locales de l'œil; ils connoîtront la cataracte, la fistule lacrymale, mais ils n'opéreront pas sur cet organe; ils sauront faire l'opération du bec

de lievre, arracher les dents, trépaner, faire les amputations; mais on apportera beaucoup de modifications à l'emploi de ces deux dernières opérations. Ils feront les pancemens avec propreté & avec adresse, ils saigneront, ils appliqueront les setons, les cauterés, les ventouses, les sangsues, les vésicatoires, les lavemens, les suppositoires, ils feront les bandages herniaires, &c.

Pour acquérir toutes ces connoissances, il faut un plan d'instruction particulière. J'en exclus le latin, il seroit très-inutile qu'ils le sçussent, & très-fâcheux qu'ils perdissent leur tems à l'apprendre; tout ce que j'exigerois, avant que de les introduire dans l'école où ils devront se former, c'est qu'ils sçussent très-bien lire & bien écrire, qu'ils connussent très-bien leur religion, qu'ils eussent de la facilité à concevoir, de la mémoire, de la diligence, de bonnes mœurs & une bonne fanté.

Les premières études seroient un cours de physique très-simple, très-élémentaire,

dirigé à leur vocation, & si l'on veut, aux principes généraux de l'agriculture ; ils pourroient se servir utilement des notions qu'ils acquerroient sur ce dernier article, pour déraciner de l'esprit du peuple beaucoup de préjugés qui, sans cela, s'effaceroient difficilement, & dont eux-mêmes serteroient imbus, parce qu'on a bien de la peine à s'en défendre, quand on n'est point physicien. Ce cours leur seroit aussi indispensablement nécessaire, pour les mettre à même de comprendre plusieurs vérités importantes, qui ne leur seroient jamais aussi familières, & dont ils ne tireroient, par là même, pas le même avantage en pratique, s'ils ne les connoissoient que par mémoire, & sans en savoir le pourquoi. Quelques démonstrations sur les élémens de la chymie, seroient annexées au cours de physique dont cette science fait partie.

On leur démontreroit les plantes usuelles, nécessaires, qui se réduiroient à un fort petit nombre ; il seroit très-inutile qu'ils en connussent d'autres, puisqu'ils

ne devroient pas les employer. Si l'on veut leur en faire connoître quelques autres, que ce soit les plantes vénéneuses & celles qui nuisent à l'agriculture. On joindroit à la démonstration des plantes, les regles sur le tems & la façon de les cueillir, de les sécher, de les conserver; on les obligeroit à aller en chercher en campagne & à les préparer exactement. Les autres manipulations de pharmacie, relatives à la préparation des tisannes, des purgations, des extraits, des emplâtres, des onguens &c.; en un mot, toutes les connoissances pharmaceutiques qui leur sont nécessaires, s'enseigneroient en même tems; & tout cela ne prendroit pas un tems bien long parce qu'on ne sortiroit pas du nécessaire. La connoissance des drogues ou de la matière médicale se lie aux précédentes, on leur donneroit les notions les plus exactes des verrus des plantes qu'on leur auroit déjà démontré, on leur apprendroit à connoître les autres remedes nécessaires, à distinguer, s'ils sont bien ou mal condition-

nés, vrais ou falsifiés; on leur enseigneroit les vertus bien démontrées de chacun, & on les avertiroit de ne faire aucun fond sur beaucoup de vertus imaginaires qu'on leur attribue. Ce cours de matiere médicale seroit court, mais il pourroit cependant être très-bon. Les remedes chirurgicaux en feroient partie; on donneroit un petit nombre de compositions simples, mais efficaces, qu'on substitueroit à la multitude de celles qu'on employe ordinairement, & qui sont presque toutes ridiculement composées.

Un autre cours seroit celui d'anatomie, dirigé à leurs besoins; on leur démontreroit toutes les parties, pour leur donner une idée nette de l'ensemble du corps humain, mais on insisteroit sur celles dont la connoissance les intéresseroit plus particulièrement; & on n'emploieroit point leur tems à leur inculquer les détails de la distribution des nerfs, de la fabrique délicate des organes des sens, de la structure intime des visceres, qui seroient autant de

superfluités pour eux. Les plus petits détails de l'anatomie sont utiles au médecin qui veut, & connoître tout ce que l'on fait de physiologie, & se livrer avec succès au traitement des maladies de langueur; mais ce n'est pas l'objet des chirurgiens de campagne; & ces connoissances ne sont pas aussi nécessaires dans le traitement des maladies aiguës; ainsi, c'est pour la chirurgie principalement qu'il faudroit leur enseigner l'anatomie, & l'on s'attacheroit à l'ostéologie si nécessaire pour le traitement des fractures & des luxations; on leur inculqueroit la figure, la direction, la position respective de chaque os; on leur en feroit remarquer tous les dérangemens possibles; ils connoitroient exactement la distribution de tous les vaisseaux un peu considérables, les attaches, la situation, les fonctions des muscles, sur-tout de ceux qui peuvent être intéressés dans les fractures. L'ignorance sur tous ces articles fait estropier tous les jours quelques malheureux.

La démonstration anatomique des parties fera suivie des opérations chirurgicales, qu'on leur démontrera sur les cadavres, avant que de les conduire auprès des vivans, parce que ce n'est que sur les cadavres qu'elles peuvent se faire avec la lenteur nécessaire, pour en bien observer tous les petits détails; & dans la démonstration anatomique de chaque partie, on feroit remarquer attentivement tout ce qui a quelque rapport à la guérison des accidens de chirurgie auxquels cette partie est exposée. On leur exposera aussi les instituts de chirurgie.

Les connoissances de physiologie & de pathologie nécessaires succédroient aux démonstrations anatomiques; il faudroit même y joindre un peu d'hygiène. Enfin, le dernier article, l'article essentiel, celui auquel les autres servent d'introduction, c'est un traité simple des maladies aiguës & des maladies chroniques les plus fréquentes; on leur décriroit exactement l'histoire de chaque maladie, ils verroient,

comment elle s'annonce, comme elle fait des progrès, & comment elle se termine; on leur feroit sur-tout remarquer très-soigneusement les symptômes caractéristiques qui distinguent les différentes espèces de fièvres, & qui sont par là même la base sur laquelle on fonde la différence du traitement; & cette doctrine simplifiée comme elle peut l'être, ne passeroit pas leur portée; ils étudieroient avec beaucoup de soin les caractères du pouls, qui indiquent ou prohibent la saignée; on leur feroit connoître le siége principal de la maladie; ils l'examineroient ensuite dans le cadavre, ou leur apprendroit à appliquer les principes de pathologie qu'ils auroient reçu auparavant; & c'est alors seulement que ces principes leur devenant propres, leur feroient à l'avenir d'une utilité réelle. On leur feroit connoître les symptômes favorables qui présagent la guérison, & les symptômes funestes qui annoncent la mort; ils apprendroient à connoître les évacuations critiques, & à les distinguer de celles

qui font malades, & on leur feroit sentir tout le danger de s'y méprendre ; ils apprendroient ce qu'il peut y avoir d'utile dans l'inspection du sang, des urines, des autres excréments, & tout ce qu'il y a de futile & de trompeur.

On leur donneroit aussi des instructions sur les maladies chroniques les plus fréquentes dans les campagnes, & il seroit même nécessaire de leur rendre très-familier le traitement des écrouelles, maladie malheureusement très-commune dans les campagnes, aussi bien que dans les villes. L'ouvrage de M. STORK pourroit servir de base aux leçons ; il traite de presque toutes les maladies internes sur lesquelles il est nécessaire de les instruire ; mais ces leçons, sans hôpital, seroient peu utiles ; & il y aura un hôpital clinique pour eux ; mais douze lits d'hommes pour les cas tant de médecine que de chirurgie, & quelques lits de femmes peuvent suffire ; on auroit soin de leur faire remarquer les effets de chaque remède, & tous les changemens

qui surviennent dans le malade , après les avoir pris ; on leur feroit distinguer autant qu'il est possible , ceux qui dépendent du remede , & ceux qui font la fuite de la maladie.

Ils donneront les mêmes soins , & la même attention à l'observation des maladies chirurgicales , ils en suivront la marche , ils verront qu'il faut souvent très-peu de secours ; on leur fera sur-tout observer exactement les signes qui font connoître la nécessité des opérations , ils les verront faire sur le vivant , ils en observeront les plus petites circonstances , & en remarqueront le bon ou le mauvais succès.

On les obligera à tenir des journaux exacts de tout ce qu'ils observeront , tant en médecine qu'en chirurgie.

Au bout d'un certain tems , quand il se présentera des cas analogues à ceux qu'ils ont déjà vû , on les interrogera sur la façon dont il faut les traiter ; & celui qui paroîtra connoître exactement cette maladie & son traitement , fera chargé de la

conduire , mais on ne lui laissera rien ordonner qu'il n'en donne une bonne raison ; quand il s'égarera , il fera redressé.

Il en fera de même en chirurgie , ils commenceront par faire de la charpie , effuyer des instrumens , rouler des bandes , tenir les chandelles , successivement ils panceront les playes simples , feront des scarifications , ouvriront des abcès , & de là , passeront , par une gradation insensible , à ce qu'ils doivent faire de plus difficile en opérations ; il y aura à cet égard là une seule regle , mais qui ne peut pas tromper , c'est de ne leur laisser faire aucune opération qu'après qu'ils auront prouvé qu'ils la connoissent très-distinctement. Il faudroit aussi leur apprendre à faire des rapports exacts en matiere de chirurgie.

Je crois que deux professeurs , avec un habile chirurgien & un habile apothicaire dans l'hôpital , pourroient très-bien suffire à cette instruction , que je ne placerois point dans les universités , & qui devoit être propre à chaque pays.

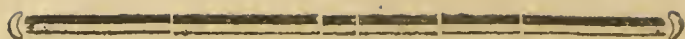
L'un des professeurs auroit la physique, l'anatomie, la chirurgie, la physiologie & la pathologie; l'autre, la matière médicale accompagnée des principes thérapeutiques; la pratique & l'hôpital; & l'un ou l'autre seroient chargés du petit nombre de leçons botaniques nécessaires; ou l'on pourroit les remettre à l'apothicaire aussi bien que les leçons de pharmacie.

Une grande difficulté seroit de leur former une petite bibliothèque, convenable à leurs besoins. J'ai déjà dit que l'ouvrage de M. STORK, que l'on feroit traduire, étoit un des premiers à suivre pour la pratique; je conseille aussi hardiment l'*Avis au Peuple*, que j'ai travaillé uniquement pour le bien des campagnes; l'ouvrage de M. BUCHAN, & un petit nombre d'autres. Pour les opérations de chirurgie, l'excellent *Traité* de DIONIS, & les *Observations* du sage LA MOTTE; VERDIER pourroit suffire pour l'anatomie, mais pour les autres parties, on n'a pas encore,

au moins, je ne connois pas des compends destinés à cet usage.

Deux ans, mais bien employés, trois, tout au plus, suffiroient, si je ne me trompe, à cette instruction, qui, comme on voit, ne feroit pas extrêmement couteuse.

F I N.



A P P R O B A T I O N.

CET Ouvrage offert à la Censure est une nouvelle preuve du zèle infatigable de son célèbre Auteur, pour le bien de l'humanité, & de son habileté consommée dans la science qu'il professe.

DE BONS, Censeur.

Lausanne le 17 Mars 1785.



A V I S.

ON trouve chez MOURER, cadet, Libraire à Laufanne, SERVIÈRE, Libraire rue St. Jean de Beauvais, à Paris, Jean Philippe STRENG, à Francfort sur le Mein, J. M. TOSCANELLI, à Turin, M. MARGAILLAN, à Milan, B. COMINO, à Pavie, & chez les principaux Libraires, *Mémoires de la Société des sciences physiques de Laufanne, Tome 1^{er}. année 1783. 4^o. fig & tableaux.*

Prix L. 9 de France, broché.

Ce Recueil contient plusieurs Mémoires de physique, d'histoire & de botanique. On y trouve entr'autres, trois excellens Mémoires sur la maniere d'analyser les eaux minérales, & un Mémoire météorologique & nosologique, sur la constitution de l'air & les maladies qui ont règné à Laufanne pendant l'année 1783.

Le relieur placera cet avis à la fin de cet Ouvrage.



